



HAL
open science

Editer, commenter, traduire aujourd'hui des textes linguistiques du passé. Entretien avec Bernard Colombat

Bernard Colombat, Emilie Aussant, Chloé Laplantine, Pisu, Raffaello

► To cite this version:

Bernard Colombat, Emilie Aussant, Chloé Laplantine, Pisu, Raffaello. Editer, commenter, traduire aujourd'hui des textes linguistiques du passé. Entretien avec Bernard Colombat. 2021, 10.5281/zenodo.5707870 . hal-03435962

HAL Id: hal-03435962

<https://hal.science/hal-03435962v1>

Submitted on 19 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



History and Philosophy of the Language Sciences

<https://hiphilangsci.net/>

Hiphilangsci interviews - Interview 2

DOI: 10.5281/zenodo.5707870

ÉDITER, COMMENTER, TRADUIRE AUJOURD'HUI DES TEXTES LINGUISTIQUES DU PASSÉ

Entretien avec Bernard Colombat

Préparé par Émilie Aussant, Chloé Laplantine et Raffaello Pisu
Enregistré le 7 avril 2021 dans les studios de l'Université de Paris

Bonjour Bernard, merci de nous accorder cet entretien. Peux-tu nous parler des étapes clés de ta formation et en particulier de l'apport des rencontres avec Jean-Claude Pariente, Jean-Claude Chevalier et Sylvain Auroux ?

Eh bien bonjour, je vous remercie de m'interviewer sur ce point de départ. Je reviendrai peut-être un peu en arrière. En fait, moi je suis issu du Massif Central, je suis de la petite ville de le Puy-en-Velay et j'ai fait mes études à Clermont-Ferrand. Et ça explique ma rencontre avec Jean-Claude Pariente, mon premier directeur de thèse. En fait, j'ai fait des études de lettres classiques, avec français, latin, grec. J'étais, pour donner un point de repère, en deuxième année en 1968. Notre cursus était assez codifié, avec trois matières ça faisait beaucoup de toute façon, mais on était un petit peu enfermé dans un cadre. L'exemple que je peux prendre, c'est qu'en deuxième année on avait donc Racine au programme, et on nous déconseillait d'utiliser le *Sur Racine*¹ de Roland Barthes parce qu'on considérait que ce n'était pas un ouvrage académique, universitaire. Alors mai 68 arrive, à Clermont-Ferrand aussi, et du coup il y a une sorte de renouvellement et peut-être de brouillage des disciplines. J'ai eu l'occasion d'écouter par exemple Michel Serres qui était à Clermont-Ferrand à ce moment-là, et c'était tout à fait passionnant. On commençait aussi à sortir du cadre de la linguistique historico-comparative et donc on abordait un petit peu la linguistique moderne, si j'ose dire. Et, du coup, je commence à faire des lectures. En tant qu'antiquisant je suis amené à lire par exemple les *Problèmes de linguistique générale* de Benveniste et le sujet me plaît beaucoup. Et j'avais envie de faire de la recherche. J'ai été reçu à l'agrégation de grammaire en 1971 et j'ai enseigné dans le secondaire, mais la recherche me manquait un petit peu et

¹ Barthes, Roland. 1963. *Sur Racine*. Paris : Seuil.

j'aurais voulu faire quelque chose en linguistique, dans le domaine peut-être de la relativité linguistique, mais c'était très flou à ce moment-là. Et j'ai demandé conseil à un de mes professeurs de grec, Michel Federspiel, qui m'a dit « ah ben, en linguistique, il faut que vous alliez voir Jean-Claude Pariente. » Jean-Claude Pariente avait fait sa thèse sur le langage et l'individuel², et il travaillait sur Port Royal. Et travaillant sur Port Royal, il me dit « ah, mais vous êtes latiniste, vous avez une formation de latiniste, mais c'est parfait, moi je cherche un latiniste pour travailler sur la *Nouvelle méthode latine de Port Royal*³. » Et c'était en 1975 et c'est parti comme ça. Donc j'ai soutenu en 79, quatre ans plus tard. Il me semblait que je n'étais pas complètement formé en linguistique à ce moment-là et donc j'ai fait une licence de linguistique après le troisième cycle, c'est à dire en 79-80. Et puis à ce moment-là, François Charpin, qui faisait partie de mon jury, je lui demande : « je fais une maîtrise de linguistique ? », il me dit « non, non, c'est peut-être pas la peine, vous pouvez faire une thèse de doctorat d'État. ». Voilà donc pour Jean-Claude Pariente, ça a été ce point de départ. Rencontre avec un philosophe spécialiste du langage mais je n'étais pas trop à l'aise en tant qu'antiquisant, parce qu'un antiquisant a toujours un complexe d'infériorité vis-à-vis d'un philosophe. Jean-Claude Pariente m'avait dit qu'il y avait un jeune homme de l'ENS de Saint-Cloud qui donnait l'air d'en vouloir beaucoup, qui fondait une société, la société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage. Il m'a dit « faudrait que vous le rencontriez et que vous travailliez avec ce groupe, ça serait intéressant ». J'ai écrit à Sylvain Auroux, je crois que... j'ai dû garder la lettre, elle date de 1980. Et curieusement il m'a dit « ah mais vous êtes au Puy, est-ce que vous faites du ski aux Estables ? » Les Estables, c'est la station de sport d'hiver des Cévennes, où les Ponots, les habitants du Puy, vont. Et j'étais très étonné, j'ai appris à cette occasion qu'il avait fait une partie de sa scolarité au Puy, au même lycée que moi, donc... on ne se connaissait pas parce qu'il était de 1947, il était dans l'année au-dessus, moi j'étais dans l'année au-dessous, mais on a des amis communs, enfin des connaissances communes. Et donc, Sylvain me disait « il faudrait que vous » – on se vouvoyait à l'époque – il faudrait que vous ayez un détachement au CNRS », et il était prêt à me faire faire un dossier et c'est à ce moment-là que j'ai été recruté comme assistant à Grenoble. Mais à partir de ce moment-là, finalement, mes travaux se sont inscrits dans ce cadre, dans le cadre de Paris 7, puisque c'est là qu'il y avait un enseignement d'histoire de la grammaire, qui a été promu par Jean-Claude Chevalier, et ça m'amène à Jean-Claude Chevalier. La rencontre avec Jean-Claude Chevalier et Sylvain Auroux s'est faite à peu près en même temps. Je me souviens même d'un pot commun dans un café près de Jussieu, où j'étais un peu ému et j'avais fait tomber mon verre de bière sur Sylvain Auroux et Jean-Claude Chevalier. J'étais confus, j'étais embêté comme tout, et Chevalier rigolait et il disait : « oui mais le professeur Auroux, là, je pense qu'il ne va pas apprécier la chose » et Sylvain disait à Chevalier « arrête, Jean-Claude, arrête Jean-Claude ! ».

² Pariente, Jean-Claude. 1973. *Le langage et l'individuel*. Paris : Armand Colin.

³ Lancelot, Claude. 1644. *Nouvelle Méthode pour apprendre facilement, & en peu de temps la langue latine*. Paris : Antoine Vitré [Notice CTLF : http://ctlf.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?n=520, consultée le 15/11/2021].

Voilà, et donc, du coup, c'est parti comme ça. Et à partir de ce moment-là, j'ai travaillé avec Jean-Claude Chevalier. C'était un peu logique parce que Jean-Claude Chevalier, sa thèse portait sur la naissance de la notion de complément - histoire de la syntaxe en sous-titre - et donc du coup c'était un sujet que j'avais constamment abordé dans ma thèse et c'est ainsi que j'ai inscrit ma thèse de doctorat d'État avec Jean-Claude Chevalier. François Charpin, qui faisait partie de mon jury de troisième cycle m'avait dit « faut que vous écriviez à Antoine Culioli ». J'avais écrit à Antoine Culioli, j'avais assisté à l'un de ses séminaires mais en fait je n'avais pas eu de réponse. Mais Antoine Culioli avait tellement d'étudiants que ça se comprend tout à fait.

Ta thèse de troisième cycle portait sur *La théorie des propositions incidentes dans la Nouvelle méthode pour apprendre la langue latine de Claude Lancelot*⁴. Peux-tu nous expliquer de quoi il s'agit ? Est-ce que c'était un problème nouveau posé par la grammaire de Port Royal ? Un problème qui n'existait pas dans la grammaire latine ou grecque ? Est-ce que cette conception en termes de proposition a eu une influence sur les grammaires jusqu'aux grammaires qu'on connaît aujourd'hui ?

Donc, en tant que latiniste, j'étais invité à ouvrir la *Nouvelle méthode latine* de Port Royal. Alors le numérique n'existait pas. On ne peut même pas dire qu'il était balbutiant, à cette époque, il n'existait pas. Mais par chance, à la bibliothèque municipale du Puy, il y avait la troisième édition de la *Nouvelle méthode latine* de Lancelot, celle de 1653, et donc j'ai pu accéder à cet ouvrage. En fait, quand je l'ai ouvert, j'ai été très déçu, mais alors fortement déçu parce que je m'attendais à trouver de belles règles de syntaxe telles qu'on pouvait les formuler à l'époque. L'ouvrage fait 900 pages donc je me dis « forcément, il y a des choses là-dessus » et il n'y avait rien de tout ça. En revanche, il y avait des quantités de règles en vers, différents types de vers, octosyllabes, décasyllabes, alexandrins, pour apprendre en particulier la morphologie du latin. Et il y en avait des pages et des pages. Et, du coup, j'étais très étonné et je me suis dit « mais qu'est-ce que je vais faire avec ça ? Je ne peux pas étudier ça... aujourd'hui, ça n'a pas de pertinence, on n'apprend pas les déclinaisons et les conjugaisons comme ça », et j'étais vraiment désorienté. Et, en fait, un sujet est apparu, c'est la théorie des propositions incidentes. Alors, en fait, si on regarde la première version de la *Nouvelle méthode latine* de Port Royal, le sujet n'apparaît pratiquement pas. Il n'apparaît pas, tout simplement parce que Lancelot n'a pas encore écrit avec Arnauld la *Grammaire générale et raisonnée*⁵ qui paraît en 1660, alors que la *Nouvelle méthode latine* date de 1644 et, à ce moment-là, le sujet n'existe pas, en quelque sorte. Mais Lancelot a lu les grammairiens-philosophes – je les appelle

⁴ Colombat, Bernard. 1979. *La Théorie des propositions incidentes dans la Nouvelle méthode pour apprendre la langue latine de Lancelot* [thèse de doctorat]. Clermont-Ferrand : Université de Clermont-Ferrand.

⁵ Arnauld, Antoine & Lancelot, Claude. 1660. *Grammaire générale et raisonnée, contenant les fondemens de l'art de parler* [...]. 1660. Paris : Pierre Le Petit [Notice CTLF : http://ctlf.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?n=220, consultée le 15/11/2021].

comme ça un peu par plaisanterie – du 16^e siècle, c'est-à-dire Sanctius, Scioppius, Vossius. C'est des grammairiens qui renouvellent la grammaire, et il y a des choses très intéressantes chez Sanctius, par exemple. Sanctius, c'est quelqu'un qui promeut l'ellipse. Il propose des règles de syntaxe, parce que chez lui la syntaxe est importante et, au fond, il va expliquer la syntaxe latine par des règles très générales, et ces règles très générales vont être très simples, mais il va y avoir un facteur qui peut les perturber constamment, c'est l'ellipse. C'est-à-dire que Sanctius construit une phrase de base plus longue et omet certains éléments. Alors pour le latin, Sanctius émet par exemple l'hypothèse qu'il y a des antécédents, et que ces antécédents sont toujours repris après le mot qu'ils ont précédé. Par exemple, si je dis *homo qui* « l'homme qui », pour Sanctius, c'est *homo qui homo*. Il répète le terme. Alors si *qui* passe à l'accusatif, par exemple, ça devient *homo quem hominem*. Et donc, à partir de ce moment-là, l'ellipse lui permet d'expliquer un certain nombre de phénomènes, particulièrement importants en latin, parce qu'en latin, on a par exemple des phrases du type au lieu de *litterae quas scripsisti*, on va avoir *quas litteras scripsisti*. Avec le système de Sanctius, ça devient *litterae quas litteras scripsisti* et ça fonctionne très bien. Et on voit que ça séduit beaucoup Lancelot à ce moment-là. Mais ce qui manque dans ce système explicatif c'est, en fait, la notion de subordination, parce que Sanctius ne l'a pas. Pour lui, un relatif - relatif ça veut dire « anaphorique » en latin - *relativum*, c'est anaphorique, c'est la traduction en latin d'anaphorique. Et donc il va expliquer que *ille*, qui est le démonstratif « celui-ci », fonctionne comme *qui* et il ne voit pas ce que permet *qui*, c'est-à-dire d'insérer une phrase dans une autre. Et ce qui est tout à fait remarquable - ça ne vient pas de la *Nouvelle méthode latine* mais ça vient de la *Grammaire générale* - c'est que la *Grammaire générale* est inspirée des principes de la logique : il y a la notion de « proposition » et il y a la notion de « proposition enchâssée » – ce que nous appelons « proposition relative » maintenant. Mais les Messieurs de Port Royal - quand je dis « les Messieurs », c'est Arnauld et Lancelot - vont utiliser ce système pour expliquer l'insertion d'une proposition relative dans une proposition principale. Voilà. Et c'est la combinaison des deux qui est intéressante. D'où le sujet – et qui peut paraître un peu mince – mais en fait c'est important puisque ça va donner naissance ensuite à la notion de « proposition » et puis d'enchâssement des propositions. Donc c'était un sujet que j'étais arrivé à isoler. Ce qu'il y a d'intéressant aussi dans la *Nouvelle méthode latine*, c'est qu'elle évolue sans cesse : Lancelot la remanie plusieurs fois et donc, du coup, si on suit les éditions, on voit les étapes de cette évolution.

Peux-tu rappeler en quelques mots l'importance de la *Grammaire générale et raisonnée* pour l'histoire de la linguistique ? Qu'est-ce que cela t'a apporté, à toi, d'y travailler ?

Voilà, alors la *Grammaire générale et raisonnée*, en fait, ce n'était pas mon sujet, c'était le sujet de mon directeur de thèse, Jean-Claude Pariente, à ce moment-là. Et moi, j'ai été toujours un petit peu impressionné par cet ouvrage, parce que

c'est un ouvrage qui est inspiré de la logique, de la philosophie, et en fait l'ouvrage est extrêmement important. Jean-Claude Chevalier l'avait montré dans sa thèse⁶ dès 1968. Les travaux de Sylvain Auroux le montrent aussi. C'est un ouvrage important, ce n'est pas une grammaire particulière, ce n'est pas une grammaire du français, il y a beaucoup de français dans la *Grammaire générale*. Il y a aussi du latin, il y a aussi du grec, il y a même un peu d'hébreu... il y a quelques fragments d'autres langues, comme ça. Mais ce qui est sans doute le plus intéressant, c'est qu'on a une réflexion sur les catégories, en particulier les catégories de mots, avec les mots qui expriment la matière de nos pensées et puis ceux qui expriment la forme de nos pensées, en opposition avec le nom d'un côté et le verbe de l'autre. Là, c'est vraiment très important. De même la définition du verbe. Dans l'histoire de la tradition occidentale, le verbe peut être défini assez facilement par la somme de ses accidents, c'est-à-dire de ce qui lui arrive, de ce qui l'affecte, c'est-à-dire le temps, la personne, le nombre, le mode, etc. Et ça suffit, à la limite, le verbe n'a pas besoin d'être défini autrement que comme ça. Et les Messieurs de Port Royal font un petit historique des définitions du verbe et, en fait, ils montrent que son principal usage, c'est d'exprimer l'affirmation, qui est la forme principale d'expression de notre pensée. Alors, à partir de ce moment-là, ça réorganise tout et ça a une importance très grande. De même, il va y avoir, dans la *Grammaire générale*, une réflexion sur les catégories linguistiques : le cas, qu'est-ce qu'un cas ? Alors, évidemment, c'est très marqué par le système gréco-latin, mais c'est quand même important, parce que les Messieurs de Port Royal sont bien capables de voir qu'il y a quelque chose qui joue souvent le rôle du cas, c'est la préposition. Et il va y avoir une réflexion sur d'autres catégories, comme le mode, comme le temps, mais là, c'est Jean-Marie Fournier qui pourrait en parler mieux que moi. Mais je dirais qu'il faut toujours inscrire le travail de Port Royal dans l'œuvre complète. Alors l'œuvre complète, c'est d'autres méthodes pour apprendre les langues : une méthode pour apprendre l'italien, une méthode pour apprendre l'espagnol, une méthode pour apprendre le grec et puis la méthode pour apprendre le latin, dont j'ai parlé. Et ça, ça me semble important. Et moi, j'ai une affection particulière pour la *Nouvelle méthode latine*, parce qu'on voit que c'est le grand sujet de Lancelot. Il va la perfectionner sans cesse, il va y revenir sans cesse. Et c'est un ouvrage qui a un sort je dirais un petit peu dramatique presque, parce que c'est une grammaire qui est conçue pour apprendre le latin : comment apprendre le latin ? Eh bien, en faisant mémoriser par l'élève des quantités de règles en vers, dont j'ai déjà parlé, et essayer d'avoir une maîtrise complète du latin de cette façon-là. Mais on est au milieu du 17^e siècle : pour apprendre le latin à ce moment-là, on ne peut plus se contenter des ouvrages en latin alors qu'au 16^e, on le peut. C'est-à-dire qu'au 16^e siècle, pour apprendre le latin, on a des règles en vers avec des commentaires en prose. Au 17^e siècle, ça marche moins bien, les élèves connaissent moins le latin, donc, en fait, on garde les règles en vers, et puis le commentaire en prose va se compléter par des traductions interlinéaires

⁶ Chevalier, Jean-Claude. 1968. *Histoire de la syntaxe. Naissance de la notion de complément dans la grammaire française (1530-1750)*. Genève : Droz.

ou mot-à-mot, ça varie selon les ouvrages, pour expliquer ces règles. Et je pense que c'est comme ça qu'on apprenait le latin très bien au 17^e siècle. Alors le grand auteur-pédagogue c'est Despautère, Despauterius, qui écrivait à la fin du 15^e siècle, c'est bien avant, mais sa méthode⁷ a été sans cesse adaptée, avec l'insertion de gloses en français. Et je pense que ça marchait assez bien parce qu'on était à la fois dans le français et dans le latin, et c'était comme ça qu'on apprenait le latin. Avec Lancelot, apprendre le latin par ces règles en vers, ça me semble extrêmement difficile – il y a quantité de règles – et ça suppose un effort de mémorisation extraordinaire. Un historien de l'éducation qui s'appelle Georges Snyders disait en fait que c'était la clôture, c'était pour que les élèves ne courent pas les filles, en quelque sorte, pour qu'ils pensent qu'au latin etc., donc ils étaient tout absorbés par cette étude. Évidemment, ça ne tient pas vraiment. Mais ce qui est intéressant, c'est que, au fond, c'est une entreprise qui ne peut pas avoir de succès, d'apprendre le latin, comme ça en 900 pages. Surtout qu'il y a des règles de syntaxe, il n'y en a pas besoin de tellement pour connaître, par exemple, la syntaxe latine. Pour la morphologie, il suffit de savoir deux ou trois choses comme la forme de nominatif et de génitif, le genre du mot ; pour les verbes, il suffit de savoir quatre formes : *amo, amas, amare, amavi, amatum*, ça en fait 5, mais avec quatre ça suffit, donc on n'a pas besoin de beaucoup de choses, plutôt que d'apprendre des règles de formation. Donc aujourd'hui, on fait cet apprentissage de ce type et c'est bien plus efficace, d'une certaine manière. Donc c'est un ouvrage qui rate son objectif si c'est l'apprentissage du latin, mais qui est passionnant pour nous, parce qu'on a par là une vision, un commentaire de la langue latine qui est extraordinaire, qui fait la somme d'ailleurs des commentaires et des commentateurs précédents. C'est très intéressant.

Tu participes au groupe de travail *Ars Grammatica*, qui s'est donné pour objectif de traduire et d'éditer la grammaire de Priscien. En quoi, pour toi, la grammaire de Priscien continue-t-elle d'être intéressante aujourd'hui ?

Voilà, alors c'est une question qui m'intéresse beaucoup. C'est un peu une question qui s'applique à un auteur et à un texte, mais qui pourrait s'appliquer à beaucoup d'autres. Quand on a fait notre *Histoire des idées sur le langage et les langues*⁸ avec Christian Puech et Jean-Marie Fournier, on avait créé, ils avaient créé la notion de « texte fondateur ». Il y a des textes fondateurs comme, par exemple, la *Grammaire* de Port Royal, dont on a parlé, qui renouvelle complètement les études, comme le *Cours de linguistique générale* de Saussure... Mais, moi, il me semblait qu'il fallait faire la place à d'autres textes, des textes qu'on peut appeler des « textes piliers », qui pour une raison pour une autre deviennent importants. Si je prends par exemple dans les Artes - c'est-à-dire dans les traités grammaticaux latins - il y en a plein. Il y en a plusieurs : Diomède,

⁷ *Iohannis Despauterii 1537-1538. Commentarii Grammatici*. Paris : Robert Estienne [Notice CTLF : http://ctlf.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?n=521, consultée le 15/11/2021].

⁸ Colombat, Bernard, Fournier, Jean-Marie, & Puech Christian. *Histoire des idées sur le langage et les langues*. 2010. Paris : Klincksieck.

Charisius, etc. Il y en a un qui a émergé, c'est celui de Donat. Donat présentait l'avantage d'avoir une *Ars minor*, c'est-à-dire un petit traité, et une *Ars Major*, un grand traité, qui permettaient d'aborder le latin soit à un niveau élémentaire, soit un à niveau plus élevé – niveau élémentaire avec les définitions, les paradigmes ; niveau plus élevé avec plus d'informations et quelques règles – le terme de « règle » apparaît assez nettement chez Donat. Donc c'est un texte vraiment important. Priscien, c'est un texte important aussi. Alors pourquoi Priscien est important ? Il suffit d'envisager le nombre de manuscrits de Priscien. Près de 800 ! Alors, il est important peut-être pas en tant que fondateur de la syntaxe, ça c'est Apollonius Dyscole, qui fonde la syntaxe. Mais Priscien l'adapte pour le latin. Alors il n'y a pas que ça, chez Priscien. Il y a 18 livres, dans l'*Ars Prisciani*. Les seize premiers sont consacrés aux parties du discours, enfin un peu de phonétique au début puis les parties du discours, et puis les livres 17 et 18. Les livres 17 et 18 sont extrêmement importants. Quand nous avons commencé à traduire Priscien, on a commencé par la fin, par là. D'abord 17 et puis 18 est paru un petit peu après, et ce n'est pas un hasard, c'est parce que c'est vraiment très important pour la suite. Donc il n'est pas le fondateur de la syntaxe mais il est l'adaptateur pour le latin de la syntaxe d'Apollonius. Et puis c'est une adaptation qui est vraiment très intelligente puisque, en fait, il est tout à fait conscient de la différence entre les langues, et il sait adapter. Par exemple, si on prend le cas du pronom relatif, qui est chez lui un « nom relatif » – et il a de bonnes raisons d'expliquer pourquoi – , dans la syntaxe grecque, c'est un article postpositif, donc c'est dans la catégorie des articles, ce qui se comprend parce que c'est $\epsilon \varsigma$ qui ressemble à l'article δ en grec, mais c'est pas le cas en latin. En latin, c'est *qui*, donc c'est une autre racine, celle qu'on trouve dans l'indéfini et l'interrogatif grec $\tau\iota\varsigma$, *qui* et $\tau\iota\varsigma$. Donc c'est deux systèmes linguistiques différents et qui ont entraîné des explications grammaticales différentes. Donc c'est un ouvrage important pour ça, parce qu'il va constituer toute la syntaxe latine à partir de là. En plus, il y a une différence que j'aimais bien faire auprès des étudiants, pour leur faire comprendre que dans les grammairiens du passé, je dirais qu'il y en a qui sont plus grammairiens et d'autres plus linguistes. Donat, c'est plutôt un grammairien, c'est très clair, l'*Ars Donati*⁹, donc ça permet d'apprendre de façon très simple. Il y en a qui réfléchissent sur la langue. Alors, Apollonius, c'est un linguiste, il n'y a pas de doute. Denys le Thrace, l'auteur de la *Techne*¹⁰, c'est un grammairien. Varron est très certainement un linguiste, simplement, on a perdu une grande partie de son œuvre ; mais la Syntaxe de Varron, on se demande bien ce qu'il y a dedans et ça devait être tout à fait passionnant. Donc, il y a une réflexion sur la méthode du grammairien. On va trouver ça chez d'autres grammairiens au 16^e siècle, chez le grammairien français Meigret, Louis Meigret, qui est un esprit remarquable. On le retrouve au 17^e chez Maupas, Charles Maupas aussi, qui réfléchit sur la langue. C'est des gens qui, au même titre que Saussure ou Chomsky, vont réfléchir sur la langue. Donc ça, ça me semble

⁹ Donat [c. 350]. *Ars Donati grammatici urbis Romae* [notice CTLF : http://ctlf.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?n=20, consultée le 15/11/2021].

¹⁰ Denys Le Thrace. *Téchnē Dionusiou grammatikou* [Notice CTLF : http://ctlf.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?n=501, consultée le 15/11/2021].

vraiment important, c'est quelqu'un d'important pour ça. C'est aussi quelqu'un qui a une importance énorme dont je me suis rendu compte un petit peu après coup – c'est un peu comme pour la *Méthode latine de Port Royal* – c'est que si vous voulez apprendre le latin et que vous n'êtes pas latinophone, Donat ne suffit pas. Alors que les *Artes*, c'est-à-dire les traités grammaticaux anciens, étaient faits pour perfectionner des enfants qui connaissaient déjà le latin. Là, ce n'est pas le cas, et en particulier il y avait un problème qui se posait, c'était pour les grammairiens qu'on appelle « insulaires », qui ont été étudiés en particulier par Louis Holtz, dans sa thèse sur Donat¹¹, et ces gens-là, ils ne connaissent pas le latin. S'ils veulent connaître le latin, Donat, ça ne suffit pas. Ce n'est pas possible de connaître le latin. Et grâce à Priscien, ils vont avoir un accès à toute la langue. Pourquoi ? Et bien parce que chez Priscien, on va avoir une quantité de règles morphologiques, il va passer tout le lexique latin en revue, en particulier dans les livres consacrés à la morphologie du nom et du verbe, et ça va être vraiment très important. Et donc, c'est important à un moment où il n'y a pas encore de séparation très nette entre une grammaire et un lexique. C'est-à-dire que, d'une certaine façon, Priscien, c'est un lexique-grammaire, un peu comme *L'éclaircissement de la langue française*¹² de Palsgrave le sera plus tard. Et donc ça c'est vraiment important parce qu'on a tout, on a tout dans Priscien et ça, c'est formidable.

Une dimension collective forte traverse tes travaux, que ce soit les éditions ou les traductions de textes, les recherches sur les parties du discours ou l'élaboration de corpus. Beaucoup de publications auxquelles tu es associé sont le résultat du travail tenace de groupes qui ont tenu leurs réunions régulièrement. Est-ce que cette démarche collective te paraît essentielle, par exemple dans le cas du travail d'édition de Priscien ou de Scaliger ?

Oui, alors je crois que cette dimension collective, il faut rendre hommage à Sylvain Auroux, parce qu'il avait vraiment le sens du travail collectif et de l'organisation du travail par groupes. Et ça, c'est vraiment important. Par exemple, à la création de l'équipe, on a eu le groupe « Moyen Âge/Renaissance » avec Irène Rosier, Pierre Lardet et puis d'autres personnes qui pouvaient participer à ce groupe. Il y avait le groupe « le structuralisme linguistique », avec Claudine Normand, Christian Puech, Dan Savatovsky, par exemple. Il y avait ainsi des groupes qui étaient constitués, et le groupe « parties du discours » était aussi constitué de plusieurs personnes, et il avait une spécificité : il n'était pas ancré dans une période, pas ancré dans une école linguistique, mais il traversait les siècles. Alors, du coup, il était amené à fédérer plusieurs personnes et plusieurs traditions. Et ça, c'est un point important. En particulier, il y avait un groupe sur la grammaire arabe qui était représenté par Jean-Patrick Guillaume,

¹¹ Holtz, Louis. 1981. *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical, étude et édition critique*. Paris : CNRS.

¹² Palsgrave, John. 1530. *Lesclaircissement de la langue Francoyse*. Londres : Richard Pynson et John Haukyns [notice CTLEF : http://ctlf.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?n=165, consultée le 15/11/2021].

qui est toujours actif dans notre équipe, et puis aussi Djamel Kouloughli, qui a disparu malheureusement, et puis aussi Georges Bohas. Et Jean-Patrick Guillaume était notre arabisant. Et, finalement, dans une publication récente¹³, c'est aussi le cas qui se produit : il est responsable d'un des chapitres, de même que Émilie Aussant est responsable d'un autre chapitre. Travailler en groupe, c'est un peu difficile, ça suppose des échanges, ça suppose aussi de savoir conduire le groupe sur le long terme, mais, en même temps, pas trop long terme parce que tout finit par se diluer, d'une certaine façon. Et puis il peut y avoir des accidents malheureux. Je pense par exemple quand on avait fait un numéro de *Langages* sur les parties du discours¹⁴, Jean-Pierre Lagarde, qui était un très bon collègue, a été emporté par un cancer en deux mois. Et juste avant la publication du numéro de *Langages*. Son cancer a été foudroyant. Donc en octobre, en avait un collègue, en décembre, au moment de la parution, on ne l'avait plus. Je pense aussi à la disparition de notre collègue regrettée, Valérie Raby. Pour les cas de travaux collectifs, prenons le cas de *Ars Grammatica*. En fait, sa naissance s'est faite sur les bords du Rhône, après un colloque qui était consacré au bilinguisme et à la terminologie grammaticale gréco-latine, qui avait été organisé par Louis Basset, Frédérique Biville et moi-même, avec nos collègues de Louvain aussi, Pierre Swiggers et Alphons Wouters. Et là, avec Frédérique Biville, on a dit à Marc Baratin : « ah, il serait temps quand même de traduire Priscien ! ». C'est parti comme ça, sur les quais du Rhône. Et puis, à partir du moment où le groupe s'est constitué, il comprend à peu près une dizaine de personnes, il est assez stable et, du coup, on a travaillé en présentiel pendant très longtemps - maintenant on travaille par Zoom depuis assez longtemps aussi - mais il continue à fonctionner, et assez bien, parce qu'on se connaît bien. Pour Scaliger, c'est un peu plus compliqué parce que son histoire est complexe. Jean Stéfanini¹⁵ avait fait une première traduction, il nous l'avait apportée à la fondation de l'équipe en 1985. Jean Stéfanini était quelqu'un qui a fait sa thèse sur la voie pronominales en français et qui s'intéressait beaucoup à l'histoire de la linguistique, c'est un des pionniers. Il nous avait apporté cette première traduction en nous disant « à vous de la finir, de la compléter par quelques notes et de la publier ». Et, en fait, on était cinq sur le projet à ce moment-là. En fait, on a fini à 3, avec Pierre Lardet qui était le maître d'œuvre et Geneviève Clerico. Au début on était parti sur une annotation légère d'un livre relativement important mais - ça fait peut-être 350 pages dans l'édition originale - la traduction était plus longue, les annotations aussi, et puis, finalement, on n'a cessé de l'augmenter. On s'est dit « mais sans texte latin ça n'a pas de sens, donc il faut saisir le texte latin ». L'annotation est devenue de plus en plus importante, et finalement on a pu arriver à la parution mais, en fait, il a fallu pas mal de temps, je crois, pour y arriver - 34 ans, j'ai noté ça. On est arrivé à un ouvrage en

¹³ Colombat, Bernard & Lahaussais Aimée, dir. 2019. *Histoire des parties du discours*. Leuven : Peeters. (Orbis Supplementa, tome 46).

¹⁴ Colombat, Bernard, dir. 1988. *Les parties du discours*. *Langages* 92. Paris : Larousse.

¹⁵ Jean Stéfanini (1917-1985).

deux volumes qui fait de 2200 pages¹⁶, quoi. Donc c'est un projet qui a pu être mené à terme mais c'était un petit peu difficile. Pour le travail sur les parties du discours, c'est assez intéressant aussi. On avait fait donc un numéro de *Langages* sur le sujet, ensuite on s'est dit « on va prendre une partie du discours, ça va être l'adjectif », ça a fait l'objet d'une publication dans *Histoire Épistémologie Langage*¹⁷ en 1992. Et je me souviens ensuite d'une lettre, où Sylvain dit « je ne viens pas la réunion, cette fois-ci, c'est à vous de décider ce que vous voulez faire ». Et ça, c'était assez intéressant. Il ne venait pas à la réunion parce qu'il en avait une autre, en fait, ce n'est pas parce qu'il ne voulait pas venir. Il dit « on peut prendre toutes les parties du discours les unes après les autres, comme ça, et continuer le séminaire mais, après tout, ce n'est pas ça qu'il faut faire ». Il avait déjà en projet de faire un dictionnaire de la terminologie linguistique¹⁸ – qui était lui-même une partie d'une encyclopédie des sciences du langage –, il avait fait *l'Encyclopédie des notions philosophiques*¹⁹ aux PUF et, du coup, il voulait faire la même chose pour la linguistique. Il était très copain avec Michel Prigent, qui était le directeur des PUF à ce moment-là, et c'était parti pour ça. Et nous, dans l'équipe, on était destiné à faire un dictionnaire de la terminologie linguistique, qui était la deuxième partie de cette encyclopédie. Donc le projet changeait d'envergure, il s'agissait plus seulement d'étudier les parties des discours mais d'étudier toutes les catégories linguistiques dans leur histoire. Alors on a commencé, on a publié des petits articles, par exemple dans *HEL*, sur la notion de syntaxe, de concordance²⁰, des choses comme ça. Mais le projet s'essouffait un peu. Il est vrai que Sylvain, entre temps, avait pris la direction de Saint-Cloud, et manquait de temps. Alors c'était à nous de suppléer à son manque, mais on savait plus ou moins le faire, on patinait un petit peu. Mais ce qui est important, c'est que, pour établir l'histoire de ces notions, il fallait établir un corpus, et c'est comme ça que le *Corpus représentatif des grammaires et des traditions linguistiques*²¹ est né. C'est-à-dire essayer de regrouper les ouvrages qui étaient le plus important pour la tradition occidentale, les décrire succinctement par des notices, et ça devait constituer le bloc de départ pour l'étude. Donc ça s'est fait, ce corpus est paru sous forme papier, dans deux numéros hors-série de *Histoire*

¹⁶ Jules-César, Scaliger. 2018 [1540]. *Des causes de la langue latine / De causis linguae Latinae*, Lyon, 1540. Tome premier : Introduction, texte latin, notes critiques, index, bibliographie / Tome II : Traduction annotée, Clerico Geneviève ; Colombat Bernard & Lardet Pierre (éd.), à partir de la version de Jean Stéfanini et avec le concours de Jean-Luc Chevillard. Droz : Genève. Voir aussi la notice sur le *De Causis linguae Latinae Libri tredecim* dans le CTLF : http://ctlf.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?n=132, consultée le 15/11/2021.

¹⁷ Colombat, Bernard, dir. 1992. *L'Adjectif : Perspectives historique et typologique. Histoire Épistémologie Langage* 14(1), 1992. Paris : SHESL [https://www.persee.fr/issue/hel_0750-8069_1992_num_14_1, consultée le 15/11/2021].

¹⁸ Ce projet est explicité par exemple dans un texte de discussion publié en 1998 dans *HEL* 20(1) : 147-165 [https://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_1998_num_20_1_2701] avec la présentation d'un travail sur la notion de préposition (« praepositio, préposition, prothesis »).

¹⁹ Auroux, Sylvain, dir. 1998. *Encyclopédie Philosophique Universelle. Tome 2, Les Notions Philosophiques* (2 volumes). Paris : PUF.

²⁰ Colombat, Bernard, Rosier-Catach, Irène, Baratin, Marc & Lallot, Jean. 1999. « Dictionnaire de la terminologie linguistique : concordantia, congruitas, consequentia, katallèlotès ». *HEL* 21(2) : 149-156 [https://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_1999_num_21_2_2751?q=concordance, consultée le 15/11/2021].

²¹ Sur le CRGTL

Épistémologie Langage en 1998 et 2000²², et ça s'est autonomisé ensuite, ça a pris la forme du CTLF - *Corpus de textes linguistiques fondamentaux*²³.

Tu as participé depuis le début des années 1980 à l'élaboration de différents grands corpus : des corpus de grammaires, de textes fondamentaux ou « représentatifs » des idées linguistiques. On imagine que ce travail a évolué en même temps que les technologies informatiques se sont transformées. Quelles sont selon toi les perspectives de ce domaine du travail sur les corpus ?

Oui, alors là c'est une question vraiment importante pour nous. La notion de corpus, elle est dès l'origine dans le programme « Parties du discours ». Je me souviens que Jacques Julien qui a dû cesser sa collaboration avec nous – et c'est tout à fait dommage – un esprit tout à fait remarquable – avait déjà ce projet d'une base terminologique qui était faite avec un logiciel qui s'appelait DBase3, et ce logiciel, c'était une horreur, c'est-à-dire qu'il n'était pas du tout intuitif, c'était assez difficile. Alors ensuite il y a eu des remplacements. Jacqueline Léon dans notre équipe qui nous a prêté main forte, devait utiliser Omnis7 qui était déjà plus commode d'accès. C'était quand même pas très facile. Et donc du coup, on a eu ces outils-là, mais ces outils-là, on les a pas vraiment exploités. Donc ensuite on a publié papier les notices dont je viens de parler en réponse à la question précédente, et donc, partir de là, on a pu faire une base numérique. J'avais été nommé en 2000 à l'ENS Lettres et Sciences humaines qui a été fondue maintenant dans l'ENS de Lyon, et l'École était très orientée outils numériques et il y avait un collègue, Arnaud Pelfrène, qui avait un centre d'ingénierie documentaire, le SID, et qui a vu l'intérêt de ce corpus pour le mettre en ligne. Donc ça, c'est ce qu'on appelle le CTLF ; au début c'était le CRGTL, *Corpus représentatif des grammaires et traditions linguistiques*, qui est devenu le CTLF. Mais parallèlement quand on a publié papier le CRGTL, justement, on a été contacté par Claude Blum qui était à ce moment-là directeur éditorial des Éditions Champion et il nous a dit « moi, je veux faire un CR-Rom de grammaires françaises. Est-ce que ça vous intéresserait ? ». Alors, il nous a posé la question à Jean-Marie Fournier à moi-même, et on a dit « ben oui, bien sûr ». En fait, on ne savait pas si on devait travailler comme ça parce que c'est un éditeur privé et donc du coup ça implique un certain nombre de contraintes. S'est adjoint à cette base, d'ailleurs une base de ce qu'on appelle les Remarqueurs, c'est-à-dire des gens qui font des remarques sur la langue française, mais aussi les gens qui décrivent les auteurs de remarques sur la langue française, avec une collègue qui collabore avec nous, qui s'appelle Wendy Ayres Bennett, et qui voulait faire cette base de Remarqueurs. Donc on est parti là-dessus. Pour donner une idée, on est parti en 2000, la base est parue en 2011, donc il faut aussi beaucoup de temps et c'est il y a des contraintes aussi. Le *Grand corpus des grammaires*

²² HEL, Hors-série 2 et 3.

²³ La base est accessible ici : <http://ctlf.ens-lyon.fr>

françaises, qui réunit toutes ces bases, donc est paru en 2011²⁴. Il va être augmenté en 2021 parce qu'il y a d'autres Remarques qui vont être ajoutées et puis les grammaires du 18^e siècle : la base est en test, je sais qu'elle fonctionne, je l'explore dans tous les coins pour voir les problèmes, les bugs, etc. et je m'en réjouis. Et donc, ça veut dire qu'au fond en 2021 il aura fallu 20 ans pour aboutir à cela. Alors ce sont deux projets différents : il y a un projet public, ça présente des avantages, on choisit les personnes avec qui on veut travailler, on est assez libre de concevoir nos outils, on n'a pas d'interlocuteur fixe à qui il faut rendre des comptes, et donc il y a une certaine souplesse, mais il y a aussi une difficulté, c'est que quand le financement est arrêté, on n'a plus rien. Quand vous avez affaire à un éditeur, l'éditeur lui aussi peut connaître des vicissitudes. Par exemple Champion Électronique est devenu Classiques Garnier Numérique mais, par chance, le projet est resté même s'il a été transféré d'une maison d'édition à une autre. Et il y a aussi une différence qui est due à la nature du corpus. Si on prend le CTLF, on peut ajouter des textes assez facilement, on ajoute des notices, on ajoute des textes assez facilement parce que ces textes sont présentés d'une façon assez simple. Il n'y a pas un enrichissement extraordinaire. Si on prend la base Garnier c'est tout différent, c'est-à-dire qu'on a une base outillée qui permet de faire des recherches, en particulier on recherche les auteurs. Mais les auteurs, il y a cinq catégories d'auteurs : les auteurs sources d'exemples, les auteurs sans exemple, les auteurs sources de citations grammaticales, les personnages historiques. On a 3 séries de titres : les titres sources d'exemples, les titres sources de citations grammaticales, les titres sans matériel textuel. On a quelque chose d'assez complexe et quand on fait une base comme ça c'est vraiment compliqué. Pour prendre rien que les grammaires du 18^e siècle, il y a plus de 70 000 exemples. Alors, ce qu'on appelle exemple, si je dis « la lettre E devient A devant la consonne », par exemple « E » et « A » comptent pour des exemples. C'est toute occurrence de langue citée, un exemple. Donc ça peut être très peu de choses, mais on a quand même plus de 70 000, même 80 000, parce que 70 000 c'est pour le français. Il y en a 5 700 pour le latin, etc. Donc c'est assez complexe, et il y a un résultat, c'est que quand vous faites une base comme ça, si vous voulez ajouter quelque chose, ça suppose des remplacements extrêmement compliqués. Et par exemple la fusion du corpus des grammaires du 18^e siècle n'est pas encore faite avec la base générale parce qu'il faut harmoniser tous les thésaurus.

Une grande partie de ton travail consiste à éditer et parfois à traduire des textes importants pour l'histoire européenne des idées linguistiques (Priscien, Érasme, Gessner, Estienne, Scaliger, Barton, et récemment Saussure et Tesnière). Ces textes sont importants car ils ont été des textes de transmission du savoir linguistique ou grammatical. En éditant et en traduisant aujourd'hui ces textes, tu en deviens toi-même le passeur, en leur donnant une actualité. Est-ce que tu peux nous dire pourquoi c'est important de continuer à éditer et

²⁴ <https://classiques-garnier.com/grand-corpus-des-grammaires-et-des-remarques-sur-la-langue-francaise-xive-xviiie-s.html>, consulté le 15/11/2021.

traduire ces textes ?

Alors le choix de ces textes, en fait, vous avez mis le doigt sur quelque chose d'important, en fait ce n'est pas un choix délibéré, c'est pas un plan que j'aurais conçu au départ, c'est un peu au hasard des circonstances. Au fond je suis un peu une girouette, puisqu'on me dit de faire quelque chose, si ça me plaît je dis « oui » et je le fais. Donc il y a beaucoup de choses qui se sont faites comme ça. Par exemple la traduction et l'édition du *Mithridate*²⁵ de Gessner qui est une compilation linguistique. En 1555 Gessner décide de rassembler tout ce qu'il a sur les langues. Ce n'est pas grande chose parce que lui ce qui l'intéresse c'est l'histoire des plantes l'histoire des animaux, c'est un naturaliste. Il ne s'intéresse pas spécialement à la linguistique, mais il dit « là j'ai rassemblé quelques éléments sur les langues, je mets tout ça dans l'ordre alphabétique. Si ça vous intéresse, ben c'est tant mieux et si on peut faire quelque chose de mieux, ben faites-le ». Et donc c'est une sorte de montage de citations, et ce texte a été découvert par moi à l'occasion d'un petit colloque qui avait lieu dans ma ville natale, au Puy-en-Velay, à l'occasion des fêtes du roi de l'oiseau. Les fêtes du Roi de l'Oiseau, c'est des fêtes Renaissance qui ont lieu en septembre, où tout le monde se déguise en personnage du 16^e siècle. C'est formidable, c'est très beau, et le thème du colloque annuel cette année-là c'était « l'éducation ». Et à ce colloque est venu un collègue belge de Namur qui s'appelle Manfred Peters et il m'a dit « ah, j'ai commencé une traduction du *Mithridate*, c'est un texte latin, moi je suis pas latiniste – il est de langue allemande Manfred Peters, mais il était spécialiste de Gessner dont il avait fait une première édition d'ailleurs du *Mithridate*. Et donc du coup c'est vrai que dans la traduction il y avait pas mal de choses à revoir, et puis il fallait contextualiser tout ça, retrouver les citations. Alors là c'est un travail qui m'a beaucoup plu et j'étais à ce moment-là à l'ENS de Lyon et comme séminaire j'avais inscrit le *Mithridate*, ce qui était assez intéressant. Ça m'a permis de rencontrer des personnes, pas beaucoup, mais quelques personnes qui étaient intéressées par le sujet. J'ai aussi traduit et édité la grammaire de Pillot²⁶. Pourquoi Pillot ? C'est quelqu'un qui fait une petite grammaire du français mais en latin pour les Allemands. Alors on se dit, mais c'est fou ça ! Mes étudiants ne comprenaient pas quand je leur ai expliqué ça. Mais c'est normal, pour apprendre une langue il faut une grammaire. Sa propre langue normalement on n'a pas besoin de grammaire. Françoise Desbordes elle me disait toujours ça : les Latins n'ont jamais eu besoin de grammaire, ils connaissent la langue. Mais quand on est un petit Allemand et qu'on veut apprendre le français – les parents allemands voulaient que leurs enfants apprennent le français, il fallait l'apprendre – alors, « mais pourquoi pas en allemand ? », mes étudiants me disent. « Pourquoi pas en allemand ? » Quand on va à l'école ce n'est pas pour faire l'allemand, l'allemand tout le monde le sait, tout le monde le parle. Quand on va à l'école c'est pour apprendre le latin et

²⁵ Gessner, Conrad. 1555. *Mithridates. De differentiis linguarum* [...]. Zurich : Christoph Froschauer [voir la notice CTLF : http://ctlf.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?n=23, consultée le 15/11/2021].

²⁶ Pillot, Jean. 1550. *Gallicae linguae institutio*. Paris : Étienne Groulleau [voir la notice CTLF : http://ctlf.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?n=167, consultée le 15/11/2021].

apprendre les connaissances en latin. Et donc c'était normal de faire une grammaire française en latin pour les allemands. Bon donc du coup c'est parti comme ça, et j'étais utilisé comme latiniste comme je l'avais été déjà par Jean-Claude Pariente au début. Et puis ensuite c'est un petit peu de de fil en aiguille. L'histoire d'Érasme, le *De pronuntiatione*²⁷, est tout à fait intéressante. Actuellement, j'aide un tout petit peu certains collaborateurs à faire ce travail qui avait été commencé par Jacques Chomarat. Jacques Chomarat, il est donc un seizième siècle assez connu. Il est mort en 1998 je crois. Et il avait confié à Geneviève Clerico, une grande amie à moi, spécialiste de Sanctius, le soin de publier sa traduction du *De recta pronuntiatione* d'Érasme. C'est un ouvrage qui traite de la prononciation correcte du latin et du grec parce que Érasme s'était aperçu qu'un Français qui parlait latin n'était pas compris par un Allemand qui parlait latin, ni par un Anglais qui parlait latin, ni par un Espagnol, ni par un... Donc les gens étaient incapables de se comprendre s'ils parlaient latin parce qu'ils avaient chacun leur façon de parler. Et donc Jacques Chomarat avait confié ce travail à Geneviève Clerico, et Geneviève Clerico y travaillait. Et puis, par ailleurs, on a su que d'autres collègues, Colette Nativel et Christine Bénévent y travaillaient de leur côté. On s'est demandé comment c'est possible, mais c'est tout simplement que la communication ne passait pas. Colette Nativel qui avait hérité des papiers de Jacques Chomarat ne savait pas que Geneviève Clerico avait en charge ce travail. Et du coup, il y avait deux projets en parallèle, sans compter qu'on entendait parler d'un autre projet encore. Et donc ces personnes ont décidé de se mettre ensemble, et finalement ça va faire un projet commun. Ça montre la difficulté qu'il y a à faire aboutir la chose. Donc on aura une traduction originale de Jacques Chomarat, elle est bonne dans l'ensemble. Mes collègues ne touchent pas, mais vont l'enrichir en notes parce que, vous savez, les publications sur Érasme sont extrêmement riches, il y en a énormément. Alors j'avais pris la comparaison du petit hameau qui se construit : au début on fait une petite maison et puis après on bâtit l'école et puis, ah bé, il y a l'église, etc. donc ça se construit un peu comme ça, peu à peu ça devient un petit village, mais au départ il y avait peut-être un hangar simplement. Et donc, je dirais que c'est un peu comme ça. Mais au fond pour moi ça se passe toujours autour d'un texte. C'est vrai qu'il y a des textes importants ; ils sont importants à des titres divers. Ils posent des problèmes, disons. Et ça, je crois que c'était essentiel. Ils posent des problèmes et si ces problèmes sont intéressants, ils méritent l'attention. J'ai l'impression d'être un peu dispersé. Une fois, à l'occasion d'un colloque de seizième siècles, Jean Céard, m'avait présenté à une personne qui est spécialiste, personnage vraiment important, qui est spécialiste des textes grecs médicaux. Je lui ai dit « moi, je suis un généraliste » et cette personne m'avait dit : « Oh, c'est un mot que je n'aime pas du tout », et évidemment parce que le généraliste s'intéresse un peu à tout. Mais moi ça m'amuse beaucoup au fond de travailler avec des antiquisants même si je considère que je suis un antiquisant amateur. Le groupe Priscien le groupe Ars Grammatica. Travailler sur Saussure,

²⁷ Erasme. 1528. *De Recta latini graecique sermonis pronuntiatione*. 1^{re} édition, Bâle : Froben.

discuter avec Pierre-Yves Testenoire ou avec Gabriel Bergounioux du *Mémoire*²⁸. Bon, on est à une autre époque, c'est intéressant pour moi. Le 16^e siècle aussi, avec mes collègues, grands spécialistes comme Geneviève Clerico ou Christine Bénévent, spécialiste du 16^e siècle et d'Érasme. Je trouve que c'est plutôt un enrichissement. Ce côté de dispersion ne me gêne pas trop.

Publier des éditions scientifiques et des traductions d'œuvres comme celles de Priscien ou de Scaliger semble nécessiter des éditeurs spécialisés. Est-ce que le support imprimé te semble essentiel pour publier ce type d'ouvrages ? On imagine que ce n'est pas la même chose de feuilleter une grammaire de 1 000 pages ou de la faire défiler petit à petit les pages sur l'écran. Le mode de lecture n'est sans doute pas le même ?

Oui, alors si j'avais à choisir entre le papier ou l'ordinateur pour travailler, je choisirais finalement, pour des raisons pratiques, l'ordinateur, parce que je sais que par l'ordinateur j'aurais bien plus accès à des textes que par le papier, parce que le papier ça suppose une place et ma bibliothèque craque de toutes parts, et du coup les livres comme j'ai de la peine à m'en séparer faudrait que je remplace, à moins de pousser les murs, mais ça paraît difficile. A vrai dire les deux supports sont essentiels pour moi. Quand j'ai publié ma thèse de doctorat d'État en 1993²⁹, je dis dans le préambule, on nous promet de consulter en ligne, et j'écrivais : « pour ma part, je suis un peu sceptique sur la possibilité future de consulter ces livres du second rayon » – c'est une citation de Pariente « les livres du second rayon », c'est les livres moins essentiels, et moi je travaillais sur des livres moins essentiels, les grammaires latines du 17^e ce n'est pas essentiel. « Ces grammairiens de peu de gloire dont les manuels nous sont de plus en plus signalés hors d'usage » – c'est vrai que dans les bibliothèques en plus « ah, non, celui-ci Monsieur, la reliure est cassée, on ne peut pas la réparer, on n'a pas les moyens actuellement, vous pouvez plus le consulter », et ça, ça m'inquiétait un petit peu. Donc ça c'était en 1993 et j'étais persuadé qu'il faudrait beaucoup de temps avant que ces textes soient numérisés. J'ai eu raison en ce qu'il a fallu beaucoup de temps, parce qu'à mon avis il a fallu 12-13 ans pour qu'on accède à des éditions numérisées en grand nombre. Alors depuis, maintenant, c'est une explosion et on accède à tout. On accède tellement à tout que trouver la bonne édition, la meilleure édition parmi toutes celles qu'il y a, ce n'est parfois pas très facile, parce qu'il y a une avalanche de documentations possibles. Donc, la révolution numérique s'est faite, pas très tôt, mais elle s'est faite. Alors, évidemment, on en profite. Au début, quand je travaillais sur le *Mithridate*, je trouvais des textes en ligne – il y a à peu près 140 sources de citations dans le *Mithridate* de Gessner – et j'étais tellement content que je les imprimais tout de suite, en me disant « là, au moins, tu les as, et puis tu peux chercher dedans », sans compter que les ouvrages du 15^e siècle, ils ne sont pas paginés, ils ne sont

²⁸ Saussure, Ferdinand de. 1879. *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*. Leipzig : Teubner.

²⁹ Colombat, Bernard. 1993. *Les Figures de construction dans la syntaxe latine (1500-1780)*/ Louvain / Paris : Peeters.

même pas foliotés parfois, et donc retrouver les citations dans ce type d'ouvrages, ce n'est pas évident. Mais j'avais l'impression que c'était quelque chose de précieux qu'il fallait que je saisisse. Aujourd'hui, on n'en est plus là, parce que maintenant on imprime papier sans doute beaucoup moins, je ne sais pas ce que vous en pensez. Donc, l'édition numérique, c'est formidable, d'une certaine façon. Il faut des outils qui permettent de l'exploiter aussi, pour pas que ce soit le tout-venant. Le papier, j'y suis très attaché, peut-être parce qu'en tant qu'antiquisant, je suis formé à travailler avec des dictionnaires de langues, sur du papier. Les langues mortes, un avantage, c'est qu'on ne parle pas si j'ose dire. Et donc, on va pouvoir se repérer dans la page, on va chercher des choses ; je sais qu'il y a des choses qui sont dans le coin droit, d'autres, en haut à gauche, etc. et donc, je vais avoir cette mémoire visuelle, et je suis attaché au papier sans doute pour ça. Un livre, ça doit être solide aussi. J'ai la chance d'avoir quelques exemplaires de la *Nouvelle méthode latine* ou de la *Nouvelle méthode grecque* de Lancelot qui datent du 17^e. C'est des livres qui ont tenu le coup, plus ou moins : la reliure peut fatiguer, mais enfin, on peut aussi les reconstituer, mais c'est quand même extraordinaire, et pour moi un livre doit être solide. Denise Pierrot qui s'occupait des éditions à l'ENS Éditions, quand elle recevait un livre, elle le prenait comme ça, et elle essayait de le déchirer ; alors, si elle n'y arrivait pas, c'était bon, si elle y arrivait, renvoi à l'imprimeur, le travail n'était pas correct, et ça c'est vraiment important. Elle aimait beaucoup les beaux livres. Les gens qui aiment les beaux livres, que ça soit différentes choses, l'indentation par exemple, les choix d'indentations, indentation de premier paragraphe qui n'y est pas parce que dans les règles d'imprimerie normalement, il n'y en a pas. Les gens s'en fichent la plupart du temps. Et donc un livre doit être beau et puis aussi il doit ne pas être trop cher. Pour le *Mithridate*³⁰, j'avais pu faire la mise en page parce qu'il s'agissait de faire correspondre le texte latin et la traduction qui sont en face, avec des notes dessous. Mais la possibilité d'aller du texte, d'un texte aux notes de la traduction et de la traduction aux notes du texte latin, donc avec un système de doubles notes. Des notes avec des numéros et des notes avec des lettres, qui permettent de cette double lecture. Ça c'est un travail que j'ai fait ; l'éditeur m'a permis de le faire, en l'occurrence Max Engammare, le directeur de Droz, et j'ai apprécié puisque ça a un peu baissé le prix du livre ; ça, c'est important. Je trouve que les livres dans l'ensemble sont trop chers. Enfin, les livres, sur lesquels nous travaillons ; les livres du commerce courant me paraissent toujours très bon marché à côté.

Quels sont, d'après toi, les travaux qu'il faudrait mener à l'avenir ?

Alors, oui, c'est une question qui m'a un peu prise de court, qui m'avait été posée, que j'ai pu préparer. Mais, en fait il faut développer ces bases de données. Les bases de données existent, il faut les développer encore. Et puis il y a d'autres moyens de d'information comme les blogs dont je suis moins familier, et ça c'est

³⁰ Conrad Gessner. 1555 [2009]. *Mithridate*. Introduction, traduction française, annotation et index par Bernard Colombat et Manfred Peters. Genève : Droz.

vraiment important, cette circulation. Il faut favoriser aussi l'édition papier. A mon avis il y a des éditeurs qui sont là pour ça. Mais un livre aujourd'hui, dire qu'il y a des livres numériques, des livres papier, ça ne veut plus rien dire, puisque la plupart des livres... Je vois, dans la collection dont nous nous occupons avec Cécile Van Den Avenne à l'ENS qui s'appelle ENS Éditions : les livres sont sur les deux supports, c'est-à-dire qu'ils sont prévus pour être en ligne, consultables en entier ou par fragments, ou sur papier. Donc la séparation n'est plus évidente, mais il n'y a pas mal de textes qu'on pourrait éditer, dont on pourrait faire une édition. L'édition de textes est quelque chose d'important. Par exemple dans la base des grammaires françaises, le *Grand corpus de grammaires françaises* : quand on édite un texte en ligne, il est prévu une édition papier possible qui en est dérivée, et ça prend du temps. Mais on va avoir dans ce mois-même deux éditions papier de ces grammaires, la grammaire de Maupas³¹ éditée par Nathalie Fournier et la grammaire de Chiflet³² éditée par Cendrine Pagani-Naudet, et ça c'est important. On s'aperçoit, ça prend du temps, et on a beaucoup d'éditions comme ça, qui sont en gestation ou qui sont en projet, mais elles ne voient pas le jour si vite, parce que faire une édition comme ça, papier, se prend en fait énormément de temps. Mais il faut le favoriser. De même on a nos grammaires du 18^e siècle qui sont extrêmement intéressantes, et à mon avis, on peut en tirer des éditions papier. A partir du moment où le texte est numérisé on peut enrichir le texte. Actuellement, je suis en train de chercher les sources, toutes les sources, des articles de Dumarsais dans l'*Encyclopédie*. Alors il y a un côté un peu détective qui est assez intéressant à faire. On avait commencé à faire ça avec Sylvain Auroux : on avait fait une liste des sources dans ces textes, y compris les articles de Beauzée, mais on l'avait fait de façon encore assez sommaire, on peut perfectionner les choses. Mais recontextualiser un texte, ça me semble intéressant évidemment, par rapport à l'époque, à l'époque qui nous intéresse, c'est-à-dire aujourd'hui. Et puis, à mon avis il y a des études, en particulier des études des catégories linguistiques. Ça c'est un projet que je ne mènerai pas à terme, parce que je suis à la fin de ma carrière. Mais pour des gens plus jeunes, je pense que faire une étude des catégories linguistiques comme le genre par exemple, le nombre, le temps. Je rêve un peu de faire un jour une histoire de la notion de transitivité, parce que c'est un sujet qui m'intéresse pas mal. Je ne sais pas si j'arriverai à le mener à son terme, mais c'est une chose qui est intéressante, une notion syntaxique comme ça. Ou la notion d'accord. Et puis on peut approfondir certaines traditions, faire une histoire continue de la grammaire latine pourquoi pas, si ça intéresse quelqu'un. C'était un projet que j'avais au départ. En tant que latiniste c'était plutôt mon projet de départ, et puis en fait j'ai été distrait par d'autres projets. On m'a fait travailler sur autre chose, ça s'est un peu dispersés en apparence mais je pense qu'il y a une unité quand

³¹ Maupas, Charles. 2021 [1607 et 1618]. *Grammaire et syntaxe française*. Edition de Nathalie Fournier. Paris : Classiques Garnier. Paris : Classiques Garnier [Grammaires françaises des XVII^e et XVIII^e siècles, n° 2 in Descriptions et théories de la langue française 4]. <https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-10457-5>

³² Chiflet, R. P. Laurent. 2021 [1659]. *Essay d'une parfaite grammaire de la langue française*. Edition de Cendrine Pagani-Naudet. Paris : Classiques Garnier [Grammaires françaises des XVII^e et XVIII^e siècles, n° 3 in Descriptions et théories de la langue française 5]. <https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-10460-5>

même.

Penses-tu que les connaissances construites au travers de la réflexion linguistique historique pourraient, d'une certaine manière, être distillées au sein de la population ? Si oui, quels avantages verrais-tu à ce que ces connaissances soient diffusées plus largement ?

Oui, alors ça c'est une question importante. Je crois que nos travaux doivent aboutir à une utilité. À vrai dire, mon utilité sociale je l'ai plutôt vue en tant qu'enseignant, parce que quand on enseigne, on a des responsabilités, des contraintes aussi, mais au fond on a l'impression de faire quelque chose pour la société. La partie chercheur, puisqu'un professeur d'université il est enseignant-chercheur. J'ai parfois eu l'impression d'être un peu la danseuse de la République, une danseuse de la République, c'est-à-dire qu'au fond, travailler pour me faire plaisir et d'être payé pour ça. Alors évidemment, vu comme ça, on peut se dire que ce n'est pas très utile. On n'est pas en recherche fondamentale, on ne fait pas des recherches sur le COVID, sur la COVID, et donc, du coup, c'est moins essentiel que d'autres recherches. Mais je me dis quand même que le travail de recherche doit finir par aboutir à une utilité, à une utilité sociale. Alors je trouve que les parties du discours c'est un bon exemple, parce qu'étudier une langue, si on n'a pas des catégories comme nom, verbe, adjectif, etc., ce n'est pas très facile. Alors, on sait qu'on apprend ça aux élèves, aux enfants, parfois on a de la peine – j'ai des échos qui me disent, que quelqu'un dit « ma femme, qui enseigne au collège, ses élèves ne savent pas ce que c'est qu'un verbe ». Donc c'est vrai « comment ? ils ne savent pas ce que c'est qu'un verbe ? ». Ça paraît difficile, il y a des critères de reconnaissance pourtant assez faciles en apparence pour le verbe. Donc ça, ça peut être utile. Et l'exemple des parties du discours me semble intéressant. Il y avait un linguiste qui s'appelle Jack Feuillet qui avait écrit dans le *BSL*, le *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*, un article qui s'appelle « Se débarrassera-t-on un jour des parties du discours ? ³³ », et ça c'est une question extrêmement intéressante parce qu'on peut faire une linguistique sans ces catégories. Bon, ces catégories, elles existent. Bon, on peut le faire sans, mais c'est à quel prix ? C'est-à-dire que s'il faut inventer un système qui remplace, qu'est-ce qu'on va inventer à la place ? Donc il me semble qu'il est absolument indispensable d'avoir ces notions et il ne faudrait pas dire « mais elles sont essentielles, elles sont absolument inattaquables ». Ce n'est pas vrai du tout, elles ont été constituées comme ça. Si on prend l'article, par exemple. Un de nos collègues, Didier Samain, disait dans notre séminaire sur les parties du discours : « ah, si les Grecs n'avaient pas inventé ce machin qui s'appelle l'article, eh bien on n'en serait pas là ». Il travaillait justement sur la notion d'article. Et c'est vrai, les Latins n'ont pas d'article. Bon, ils ont essayé d'en créer un, pour faire comme les Grecs, mais ils ont eu de la peine. Donc, c'est parti, parce qu'il y a $\delta \eta \tau \acute{o}$ en grec qui ont été

³³ Feuillet, Jack. 1983. « Se débarrassera-t-on un jour des parties du discours ? ». *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 78(1) : 23-51.

caractérisés comme tels. L'article, ça veut dire « articulation » d'ailleurs, c'est quelque chose qui articule le discours. Et puis c'est parti comme ça. Bon l'adjectif, au début, ce n'était pas une grande catégorie, c'était dans les noms, et puis c'est apparu, c'est devenu plus important. Et donc, il me semble si quelqu'un me dit : « qu'est-ce qu'un nom ? « qu'est-ce qu'un verbe ? », moi je peux lui dire, il me semble, j'ai des moyens de lui dire : « Je peux vous dire comment ça s'est créé, comment ça s'est développé », « Je peux pas forcément vous dire si c'est la catégorie complètement utile, mais je peux vous expliquer comment elle s'est créée ». Et je crois aussi qu'il y a une chose importante par rapport aux parties du discours. Si on prend le cas de l'interjection : aujourd'hui les linguistes n'aiment pas bien cette catégorie. D'ailleurs ils préfèrent « idéophone » souvent, c'est une catégorie qui est plus facile à exploiter pour eux. Mais ce qui s'est passé, et ça c'est comme ça, c'est une réalité, c'est que quand on a réfléchi sur le langage, on a réfléchi en termes de mots. Mais le langage ce n'est pas que des mots. Et simplement cette catégorisation en mots, et puis après, la division en mots, a été tellement importante qu'on ne peut pas faire autrement. Ce qu'on peut dire, si vous voulez, c'est que la réflexion historique peut aider à la réflexion générale sur les catégories. Sont-elles utiles ou pas ? C'est cette question-là. Et on voit que dans des manuels de typologie, assez souvent, je pense par exemple aux travaux de Denis Creissels, qui est un typologue pour qui j'ai beaucoup d'admiration, qui était à Grenoble avec moi et qui est ensuite passé à Lyon. Assez souvent il dit « cette catégorie est mal construite », mais dans ses livres la plupart du temps, la catégorie il est obligé de l'utiliser. Donc c'est une sorte de contradiction. On a des catégories qui sont parfois mal assurées mais qu'on ne peut pas s'empêcher d'utiliser, pour lesquelles il est difficile de s'abstenir de les utiliser. Et au moins de savoir pourquoi elles sont là, ça aide à comprendre, il me semble. Voilà.



History and Philosophy of the Language Sciences
<https://hiphilangsci.net/>
Hiphilangsci interviews - Interview 2
DOI: 10.5281/zenodo.5707870

EDITING, COMMENTING, TRANSLATING TODAY
LINGUISTIC TEXTS OF THE PAST

Interview with Bernard Colombat

Prepared by Émilie Aussant, Chloé Laplantine et Raffaello Pisu
Recorded on April 7th, 2021 in the studios of Université de Paris

[Translation by Luca Dinu]

Hello Bernard, and thank you for being here. Could you talk a little bit about the highlights of your studies, and more particularly what your encounters with Jean-Claude Pariente, Jean-Claude Chevalier and Sylvain Auroux brought to your work?

Hello, and thank you for asking about how I got started. Let me give a bit of background. I'm from the small city of Le Puy-En-Velay in the Massif Central region, and I studied at Clermont-Ferrand. That is how I met Jean-Claude Pariente, my first doctoral advisor. I studied classics, and that involved French, Latin, and Greek. In 1968, I was a second-year student. The curriculum involved three subjects, which was quite a lot of material; however, we were constrained by the somewhat rigid structure of the curriculum. For example, Racine was part of our second-year studies, but we were discouraged from using Roland Barthes' *On Racine*¹ because it was not considered to be an academic work. Then May 68 came along (it happened in Clermont-Ferrand as well), and so there was a kind of renewal and a mixing of the various disciplines. For example, I had the opportunity to listen to Michel Serres, who was at Clermont-Ferrand at the time, and that was fascinating. People were starting to go beyond the framework of historical-comparative linguistics and were taking up modern linguistics, if I may say so. As a result of this and the fact that I was interested in the classics, I started reading things like, for example, Benveniste's *Problems in general*

¹ Barthes, Roland. 1963. *Sur Racine*. Paris : Seuil.

linguistics, and I found the subject very interesting, and I wanted to do research. I passed the *Agrégation de Grammaire* in 1971 and I taught at the secondary school level, but I wanted to do research in linguistics, perhaps in the domain of linguistic relativity, but it was still quite hazy at the time. I asked one of my Greek professors, Michel Federspiel, for advice, and he told me, "Well, if you want advice about linguistics, you should talk to Jean-Claude Pariente." Jean-Claude Pariente's thesis was on language and the individual,² and he was working on *Port-Royal*. He told me, "You're a trained Latinist. That's perfect, because I'm looking for a Latinist to work on the *Nouvelle méthode latine de Port Royal*³." That was in 1975, and that's how it started, so I defended my thesis four years later in '79. I didn't feel like I knew enough about linguistics, so I decided to do a bachelor's in linguistics after my PhD in 1979 and 1980. At that time, I asked François Charpin, who was part of my examination committee, "Should I do a master's in linguistics?" He told me, "No, that's not necessary; you can do a second thesis." So that's how it started in terms of meeting Jean-Claude Pariente, who was a philosopher specializing in the study of language, although as a classicist, I didn't feel very comfortable, since classicists always have an inferiority complex with regard to philosophers. Jean-Claude Pariente had told me there was a very enterprising young man at the *École normale supérieure de Saint-Cloud* who was very interested in the subject and he was founding a society for the history and epistemology of the language sciences. He told me, "You should meet him and work with the society. It would be interesting." I wrote to Sylvain Auroux, and I think... I kept the letter, which was written in 1980. And interestingly, he said, "Oh, you're from Le Puy; do you go skiing in Les Estables?" Les Estables is a winter ski resort in the Cévennes, which is where the Ponots (people from Le Puy) go. I was very surprised, and I learned then that he had studied in Puy at the same high school as me, so... We didn't know each other because he was in the class of 1947, which was a year ahead of me, but we had friends in common, or at least acquaintances in common. And so Sylvain told me, "You should do research at the CNRS," and he had me write up an application, and that is when I was hired as an assistant in Grenoble. But from then on, my work was done at Paris 7, because that's where the history of grammar was being taught, thanks to Jean-Claude Chevalier. And that brings me to Jean-Claude Chevalier. I met Jean-Claude Chevalier and Sylvain Auroux at about the same time. In fact, I remember being in a café near Jussieu, and I was nervous and I spilled my glass of beer over Sylvain Auroux and Jean-Claude Chevalier. I was very embarrassed, but Chevalier just laughed and said, "I think Professor Auroux is probably not going to like this!" And Sylvain said, "Stop it, Jean-Claude, stop it!" So that's how it started, and from then on, I worked with Jean-Claude Chevalier. It made sense because Jean-Claude Chevalier's thesis was about the invention of the notion of complement, the subtitle was "A History of Syntax" and so it was a subject that I had discussed

² Pariente, Jean-Claude. 1973. *Le langage et l'individuel*. Paris : Armand Colin.

³ Lancelot, Claude. 1644. *Nouvelle Méthode pour apprendre facilement, & en peu de temps la langue latine*. Paris : Antoine Vitré [Notice CTLF : http://ctlf.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?n=520, accessed on 11/15/2021].

in my thesis. That is how I did my second thesis with Jean-Claude Chevalier. François Charpin, who was on my examining committee, had told me, “You should write to Antoine Culioli.” I had in fact written to Antoine Culioli and attended one of his seminars, but he never got back to me. But that’s understandable, since Antoine Culioli had so many students.

Your thesis was about the theory of parenthetical clauses in Claude Lancelot’s *Nouvelle méthode pour apprendre la langue latine*⁴. Could you tell us a little about that? Was that a new problem posed by Port Royal, which hadn’t been discussed in Latin or Greek grammars? Has this approach in terms of clauses influenced grammars written since then?

As a Latinist, it was suggested I read Port Royal’s *Nouvelle méthode latine*. Back then, digital technology was nonexistent. It wasn’t even on its first legs; it quite simply did not exist. But by a lucky chance the municipal library in Le Puy had the third edition of Lancelot’s *Nouvelle méthode latine* from 1653, so I was able to access the book. When I read it, I ended up being extremely disappointed because I expected to find elegant syntactic rules like the ones people were formulating at the time. It was 900 pages long, so I thought: “Surely, there must be *something* like that in here,” but there wasn’t. Instead, it had tons of rules in verse (different types of verse: octosyllabic, decasyllabic, alexandrines) to help the reader learn Latin morphology in particular. There were pages and pages of this stuff. So, I was stunned, and I thought: “Well, what am I supposed to do with this? I can’t study this. It’s irrelevant in terms of what people do nowadays; people don’t learn declensions and conjugations this way,” and I was really bewildered. But a topic popped up, which was the theory of parenthetical clauses. It’s a topic that is almost entirely absent from the first version of Port Royal’s *Nouvelle méthode latine* because Lancelot had not written the *Grammaire générale et raisonnée*⁵ with Arnauld yet; it was published in 1660, while the *Nouvelle méthode latine* was from 1644, and at that time, the subject didn’t exist. But Lancelot had read what I call—tongue-in-cheek—the philosopher-grammarians of the 16th century: Sanctius, Scioppius, and Vossius. They were grammarians who renewed the study of grammar, and there are very interesting things in the work of Sanctius, for example. Sanctius used ellipsis in his analyses. He proposed syntactic rules (one of his main interests was syntax), and he tried to explain Latin syntax with very general and very simple rules, but ellipsis complicated those rules. Specifically, Sanctius would construct longer underlying phrases and omit certain elements. He proposed the hypothesis that in Latin, there are antecedents that reoccur after the word they precede. For example, for Sanctius, the phrase *homo qui* (‘the man who’) is *homo qui homo*; he

⁴ Colombat, Bernard. 1979. *La Théorie des propositions incidentes dans la Nouvelle méthode pour apprendre la langue latine de Lancelot* [thèse de doctorat]. Clermont-Ferrand : Université de Clermont-Ferrand.

⁵ Arnauld, Antoine & Lancelot, Claude. 1660. *Grammaire generale et raisonnée, contenant les fondemens de l’art de parler* [...]. 1660. Paris : Pierre Le Petit [Notice CTLF : http://ctlf.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?n=220, accessed on 11/15/2021].

repeats the word. If *qui* is changed to the accusative form, for example, the phrase becomes *homo quem hominem*. That allowed Sanctius to explain a number of phenomena that were particularly important in Latin, because Latin has phrases like, for example, *quas litteras scripsisti* instead of *litterae quas scripsisti*. In Sanctius' system, that became *litterae quas litteras scripsisti*, which worked very well. We can see that Lancelot was drawn to this system. But Sanctius' system can't explain subordination. He doesn't have that concept. He considers relative pronouns... In Latin, *relativum* means "anaphoric." And so he explains that *ille*, which is the demonstrative pronoun 'this', functions like *qui* – and he doesn't see that *qui* makes it possible to insert a phrase into another phrase. What is remarkable about the *Grammaire générale* (as opposed to the *Nouvelle méthode latine*) is that it is based on logical principles; it uses the concepts of 'clause' and 'embedded clause' (what people now call 'relative clauses'). The "Messieurs of Port Royal" (Arnauld and Lancelot) use this system to explain the insertion of a relative clause into a main clause, and it's this combination of the two that is interesting. And that's the subject, though it may seem rather limited – but in fact it's important, because it will lead to the concept of "clause" and then to that of embedded clause. So that's the subject I was led to isolate. What is also interesting about the *Nouvelle méthode latine* is that it was continuously evolving; Lancelot revised it several times, and if you look at the different editions, you can see the evolution of the book over time.

Could you tell us briefly what the significance of the *Grammaire générale et raisonnée* is for the history of linguistics? What did you get out of working on it?

Well, at the time, the *Grammaire générale et raisonnée* was actually not my main research interest, but rather that of my thesis advisor, Jean-Claude Pariente. But I've always found it quite fascinating because it's a work that is inspired by logic, by philosophy, and it's actually very important, as both Jean-Claude Chevalier's 1968 thesis⁶ and the work of Sylvain Auroux show. It's an important book. It's not a grammar of a particular language, like French. There is a lot of French in the *Grammaire générale*, but there's also Latin, Greek, even some Hebrew, and bits of other languages. But what is most interesting is that it contains reflections on categories, and specifically categories of words, involving words that express the content of our thoughts and those that express the form of our thoughts, with the noun on one side and the verb on the other. That is really quite important. The same goes for its definition of "verb". In the Western tradition, a verb can be defined quite easily by the sum of its accidents – that is, what happens to it and what affects it, such as tense, person, number, mood, etc. And that's enough; verbs don't necessarily need to be defined otherwise. And the "Messieurs de Port Royal" wrote a historical overview of different ways of defining a verb, and they showed that verbs are mostly used to express statements, which is the main

⁶ Chevalier, Jean-Claude. 1968. *Histoire de la syntaxe. Naissance de la notion de complément dans la grammaire française (1530-1750)*. Genève : Droz.

way we express our thoughts. That is a very significant change in the way verbs are conceived. The *Grammaire générale* also discusses linguistic categories, such as, for example, delving into what cases are. Of course, this discussion is strongly influenced by the Greco-Latin system, but it's nevertheless significant because the "Messieurs de Port Royal" were capable of recognizing that prepositions often play the role of a case, and they also think about other categories, such as mood and tense – Jean-Marie Fournier would be better qualified to talk about that than I am. But I would say that you can't separate the *Grammaire générale* from the rest of the work done at Port Royal, which includes other methods for learning languages, including Italian, Spanish, Greek, and also Latin (as I mentioned). I find that important. Personally, I have a soft spot for the *Nouvelle méthode latine* because it is clearly Lancelot's main interest. He was constantly revising it. I would say there is something almost tragic about it because it's a grammar that asks the student to memorize many rules written in verse (as I said) in order to master Latin. But this was in the 17th century, when (in contrast to the 16th century) people could not learn Latin in Latin. In the 16th century, to learn Latin, people used rules written in verse with prose commentary. In the 17th century, that did not work so well because students were not as proficient in Latin, so people kept the rules in verse, and the prose commentaries had interlinear, or word-for-word, translations (depending on the work) to explain those rules. And I think people learned Latin very well this way in the 17th century. The method⁷ used by the great author and teacher Despauterius, who was active towards the end of the 15th century, so much earlier, was adapted via the insertion of glosses in French. I think that worked fairly well because it involved learning Latin via both Latin and French. It seems to me that it would be very difficult to learn Latin with Lancelot's method of using rules written in verse – there were very many of them – and it would require quite a lot of memorizing. A specialist in the history of education named Georges Snyders said that it was a way of walling off students from the world so they would be completely absorbed by the study of Latin instead of going off to chase girls. Obviously, that explanation does not really hold up. But what is interesting is that it is not possible to successfully learn Latin using this 900-page book. You don't need to know that many rules to learn Latin syntax. For morphology, you only need to know two or three things like the nominative and genitive forms and the gender of the word. For verbs, it's only necessary to know four forms: *amo, amas, amare, amavi, amatum*. That's five forms, but four is enough. So instead of learning all sorts of rules, you only need to know a few things. Today, Latin is taught this way, and it's, in a way, much more efficient. So it's a book that fails in its goal of teaching Latin, but it is fascinating because it gives us a view and commentary on the Latin language that is quite extraordinary and gives us a summary of the views of previous commentaries and commentators. It's very interesting.

⁷ *Iohannis Despauterii 1537-1538. Commentarii Grammatici*. Paris : Robert Estienne [Notice CTLF : http://ctlf.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?n=521, accessed on 11/15/2021].

You're a member of the *Ars Grammatica* working group, whose aim is to translate and edit Priscian's grammar. Why do you think Priscian's grammar continues to be interesting today?

That's a very interesting question, and one that could be asked not just about Priscian's grammar, but about many other authors and texts. The book *Histoire des idées sur le langage et les langues*⁸, which I worked on with Christian Puech and Jean-Marie Fournier, talks about the idea of a "foundational text." There are foundational texts, such as the Port Royal Grammar, some of which can be revolutionary, such as Saussure's *Course in General Linguistics*. But I thought there should also be room for other texts that one might call "pillar texts," which are important for one reason or another. For example, there are many such texts among the *Artes* (that is, among Latin grammatical treatises) by people like Diomedes, Charisius, etc., and in particular one by Donatus. The nice thing about Donatus' work is that he has an *Ars minor* (that is, a short treatise) and an *Ars Major* (a long treatise), such that one could study Latin either at an elementary level with definitions and paradigms, or at a more advanced level with more information and some rules ("rule" being a term that Donatus uses). So it's really quite an important text. Priscian's grammar is also important. Why? Well, because it's attested in almost 800 manuscripts! Priscian is not necessarily the founder of the study of syntax – that was Apollonius Dyscolus – but he did adapt it for Latin. And that's not all that Priscian talks about. The *Ars Prisciani* has 18 books. The first 16 books discuss parts of speech (although there is some discussion of phonetics towards the beginning). The 17th and 18th books are extremely important. When we started to translate Priscian, we started with the 17th and 18th books. We started with the 17th and then the 18th was published shortly afterwards, and not by chance, because it's really very important for the rest. So, he was not the founder of the study of syntax, but he did adapt Apollonius' syntactic system for Latin. It's a very intelligent adaptation because he was well aware of the differences between the languages, and he knew how to adapt it. For example, if you take the relative pronoun (which he calls a 'relative noun', and he provides good reasons for doing so) in Greek, it's a postpositive article, so it belongs to the category of articles. That makes sense in Greek because $\delta \varsigma$ resembles the article δ . But in Latin, it's *qui*, which is a different root that can be seen in the indefinite and interrogative Greek $\tau\iota\varsigma$. So those are two different linguistic systems that result in different grammatical explanations. So, it's an important work because it describes the entirety of Latin syntax based on that model. There is another difference that I like to tell students about; among the grammarians of the past, there were some that were more like grammarians and some that were more like linguists. Donatus is more of a grammarian; the *Ars Donati*⁹ is very clear and allows the

⁸ Colombat, Bernard, Fournier, Jean-Marie, & Puech Christian. *Histoire des idées sur le langage et les langues*. 2010. Paris : Klincksieck.

⁹ Donat [c. 350]. *Ars Donati grammatici urbis Romae* [notice CTLF : http://ctlf.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?n=20, accessed on 11/15/2021].

reader to learn quite easily. There are others who reflect on language. Apollonius was definitely a linguist. Dionysius Thrax, the author of the *Techne*¹⁰, is a grammarian. Varro was also definitely a linguist, though a large part of his work has been lost; but whatever was in Varro's Syntax must have been fascinating. So, there are reflections on what it is that a grammarian does. You can see this in 16th-century grammarians, like the French grammarian Louis Meigret, who had a remarkable mind, and in 17th-century grammarians like Charles Maupas, who also reflected on language. They're people who, just like Saussure or Chomsky, were thinking about language. I find that very important, and that's also why I find Priscian very important. I realized how important he was in retrospect – like with the *Méthode latine de Port Royal* – because Donatus' work is not a good resource if you want to learn Latin but don't already know it. The *Artes* (the grammatical treatises of antiquity) were designed to teach children who already knew Latin, but in this case, that does not apply. This was a problem in particular for what are known as the “insular” grammarians (who were studied by Louis Holtz in his thesis on Donatus)¹¹ – namely, that those learners didn't know Latin. If they wanted to learn it, they couldn't do it through Donatus' work. But Priscian's work allowed them to access the entire language. Why? Because Priscian described many morphological rules, looked at the Latin lexicon in detail (particularly in the books devoted to nominal and verbal morphology), and that would end up being very important. And it was important at a time when there was not a clear distinction between grammar and lexicon. That is, Priscian's grammar was in a way a lexicon-grammar, much like Palsgrave's later *L'éclaircissement de la langue française*¹². So, it's really important because Priscian's work has everything, and it's fantastic.

Collaboration seems to be very important in your work, whether it be editions or translations of texts, research on parts of speech, or the development of a corpus. Many of the publications you're associated with are the result of the hard work of teams that had regular meetings. Do you think that collaborative process is essential, for example, when you were editing the works of Priscian and Scaliger?

Yes, I think that in terms of working collaboratively, it's important to acknowledge Sylvain Auroux, because he had a good sense of how to work collaboratively and organise work in terms of groups. That is really important. For example, when we started the team, there was a “Middle Ages/Renaissance” group with Irène Rosier, Pierre Lardet and then other people who could contribute to the group. There was the “linguistic structuralism” group with Claudine Normand, Christian Puech, and Dan

¹⁰ Denys Le Thrace. *Téchnē Dionusiou grammatikou* [Notice CTLF : http://ctlf.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?n=501, accessed on 11/15/2021].

¹¹ Holtz, Louis. 1981. *Donat et la tradition de l'enseignement grammatical, étude et édition critique*. Paris : CNRS.

¹² Palsgrave, John. 1530. *Lesclaircissement de la langue Francoyse*. Londres : Richard Pynson et John Haukyns [notice CTLF : http://ctlf.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?n=165, accessed on 11/15/2021].

Savatovsky, for example. So the project was divided into groups. The “parts of speech” group also consisted of multiple people, and the unique thing about it was that it did not focus on a specific period or school of linguistics, but rather it encompassed history as a whole, so it needed to include multiple different people and traditions. That is important. In particular, there was a group devoted to Arabic grammar represented by Jean-Patrick Guillaume, who is still an active part of the team, Djamel Kouloughli, who unfortunately passed away, and also Georges Bohas. Jean-Patrick Guillaume was our Arabist. And we’re still working like that: in a recent publication¹³, he wrote one of the chapters, and Émilie Aussant wrote a different chapter. Working on something as a team is difficult because that involves some give-and-take, and the team has to be managed over the long term – but not too long term, because then the work will end up fizzling out. Then there is also the possibility of unexpected unfortunate events. For example, when we were working on an issue of *Langages* on parts of speech¹⁴, Jean-Pierre Lagarde, who was a dear colleague of mine, died of cancer within two months, just before the issue was published. It was an aggressive cancer; in October, he was working with us, and then by the time the issue was out in December, he was gone. Another colleague of ours who passed away was Valérie Raby. As an example of collaborative work, take the *Ars Grammatica*. It came about on the banks of the Rhône after a colloquium on bilingualism and Greco-Latin grammatical terminology that was organised by Louis Basset, Frédérique Biville and myself, along with our colleagues from Leuven, Pierre Swiggers and Alphons Wouters. And Frédérique Biville and I told Marc Baratin, “You know what? We should translate Priscian!” That’s how it all started, on the banks of the Rhône. Since we started the group, we’ve had about ten people. It’s a fairly stable team, and we’ve collaborated in person for quite a long time, although now we’ve been collaborating via Zoom for a long time as well. It’s a very good team because we know each other well. As for the group working on Scaliger, that’s a bit more complicated because of its complex history. Jean Stéfanini¹⁵ did the first translation, which he presented to the team when it was formed in 1985. Jean Stéfanini did his thesis on the pronominal voice in French; he was very interested in the history of linguistics and was one of the pioneers in the field. He presented that translation and said, “Now it’s up to you to finish it, add a few notes and publish it.” There were five people working on the project at the time, but there ended up being three, including Pierre Lardet (who was in charge) and Geneviève Clerico. Our goal from the onset was to lightly annotate a fairly substantial work (the Latin text was 350 pages), but the translation was longer and so were the annotations, and we never stopped adding to it. We thought, “The translation makes no sense without the Latin, so the book has to contain the Latin text.” The annotations became increasingly long, and we were eventually able to publish the work, but it ended up taking

¹³ Colombat, Bernard & Lahaussais Aimée, dir. 2019. *Histoire des parties du discours*. Leuven : Peeters. (Orbis Supplementa, tome 46).

¹⁴ Colombat, Bernard, dir. 1988. *Les parties du discours*. *Langages* 92. Paris : Larousse.

¹⁵ Jean Stéfanini (1917-1985).

quite a bit of time – 34 years, in fact. It was a two-volume work that was 2,200 pages long¹⁶. So, we were able to bring the project to completion, but it was somewhat difficult to do so. The story behind the project on parts of speech is also quite interesting. We prepared an issue of *Langages* on parts of speech, and we thought, “We should do something about adjectives,” and that was the subject of a publication in *Histoire Épistémologie Langage*¹⁷ in 1992. I remember a letter Sylvain wrote where he said, “I’m not coming to the meeting; this time, it’s up to you to decide what you want to do.” That was quite interesting. He didn’t come to the meeting not because he didn’t want to, but because he had another he had to go to. He said, “We could talk about the different parts of speech one after the other and continue the seminar, but that’s not what we should be doing.” He already had a project that was a dictionary of linguistic terminology¹⁸ – which was itself part of an encyclopedia of linguistics. He had worked on *l’Encyclopédie des notions philosophiques*¹⁹ at Presses Universitaires de France, and so he wanted to do the same sort of thing for linguistics. He was a good friend of Michel Prigent, who was the director of PUF at the time, and that’s how it all started. Our team was supposed to create a dictionary of linguistic terminology, which was the second part of that encyclopedia. So the scope of the project changed; it was no longer just a study of parts of speech, but of the history of every linguistic category. So, we started publishing short articles in *HEL*, for example, on syntax, agreement²⁰, and things like that. But the project lost steam. Sylvain had become the director of the École normale supérieure de Saint-Cloud, and he didn’t have time to work on it. As a result, we had to make up for his absence; this we could do more or less, but it was far from ideal. But what’s important is that in order to present the history of these concepts, a corpus needed to be created, and that’s how the *Corpus représentatif des grammaires et des traditions linguistiques*²¹ was born. The point was to bring together the most important works in the Western tradition, briefly describe them, and then use this as the starting point for the study. So that was done, and the corpus appeared in print in two special issues of *Histoire Épistémologie*

¹⁶ Jules-César, Scaliger. 2018 [1540]. *Des causes de la langue latine / De causis linguae Latinae*, Lyon, 1540. Tome premier : Introduction, texte latin, notes critiques, index, bibliographie / Tome II : Traduction annotée, Clerico Geneviève ; Colombat Bernard & Lardet Pierre (éd.), à partir de la version de Jean Stéfanini et avec le concours de Jean-Luc Chevillard. Droz : Genève. Voir aussi la notice sur le *De Causis linguae Latinae Libri tredecim* dans le CTLF : http://ctlf.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?n=132, accessed on 11/15/2021.

¹⁷ Colombat, Bernard, dir. 1992. *L’Adjectif : Perspectives historique et typologique*. *Histoire Épistémologie Langage* 14(1), 1992. Paris : SHESL [https://www.persee.fr/issue/hel_0750-8069_1992_num_14_1], accessed on 11/15/2021].

¹⁸ This project is explained for example in a discussion published in 1998 in *HEL* 20(1) : 147-165, accessible here : https://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_1998_num_20_1_2701 with the presentation of a work on the notion of preposition (« praepositio, préposition, prothesis »).

¹⁹ Auroux, Sylvain, dir. 1998. *Encyclopédie Philosophique Universelle. Tome 2, Les Notions Philosophiques* (2 volumes). Paris : PUF.

²⁰ Colombat, Bernard, Rosier-Catach, Irène, Baratin, Marc & Lallot, Jean. 1999. « Dictionnaire de la terminologie linguistique : concordantia, congruitas, consequentia, katallèlotès ». *HEL* 21(2) : 149-156 [https://www.persee.fr/doc/hel_0750-8069_1999_num_21_2_2751?q=concordance], accessed on 11/15/2021].

²¹ Sur le CRGTL

Langage in 1998 and 2000²², and then became a separate entity: the *CTLF - Corpus de textes linguistiques fondamentaux*²³.

Since the early 1980s, you've worked on the development of various large corpora: corpora of grammars and of fundamental or "representative" texts about linguistic ideas. I guess the nature of that work changed as technology developed. What are your thoughts on how digital technology has changed corpora?

That is a very important question for us. Corpora were part of the conception of the project on parts of speech from the very beginning. I remember Jacques Julien (a remarkable man who unfortunately was not able to continue working with us) already had the project of making a terminological database, and he was using software called DBase3 that was absolutely awful. It was very unintuitive and difficult to use, so there were replacements for it. Jacqueline Léon, a member of our team who gave us a hand, had to use Omnis7, which was easier to use, but still not ideal. So, we had those tools, but we didn't really put them to use. So, then we published the summaries that I mentioned in my answer to your previous question, and we were able to develop a digital database based on those summaries. In 2000, I was appointed to the ENS Lettres et Sciences humaines, which is now part of the ENS de Lyon, and it was very focused on digital tools. I had a colleague there, Arnaud Pelfrêne, who had a Centre for Document Engineering and was interested in having the corpus published online. So that was what we call the CTF; at first, it was the CRGTL, the *Corpus représentatifs des grammaires et traditions linguistiques*, but it later became the CTF. But when we published the CRGTL in print, we were contacted by Claude Blum, who at the time was the editorial director of Éditions Champion, and he said, "I want to make a CD-ROM of French grammars. Is that a project you'd be interested in?" He asked that question to me and Jean-Marie Fournier, and we said, "Of course." We actually didn't know if we were supposed to work that way, since it was a private publishing house, and that implied a number of constraints. To this database we then added one containing the writings of the Remarqueurs – that is, people who made remarks on the French language, and also the people who discussed the people who made remarks on the French language – and we collaborated with a colleague named Wendy Ayres Bennett who wanted to make this database with the Remarqueurs. So, we started working on that. To give you an idea of how long it took, we started in 2000, and the database was published in 2011. The *Grand corpus des grammaires françaises*, which combined all these databases, was released in 2011²⁴. It will be expanded in 2021 with the addition of more Remarques and grammars from the 18th century; the database is being tested, I know it works, I'm QAing it to find bugs, and I'm glad this is all happening. So,

²² *HEL*, Hors-série 2 et 3.

²³ La base est accessible ici : <http://ctlf.ens-lyon.fr>

²⁴ <https://classiques-garnier.com/grand-corpus-des-grammaires-et-des-remarques-sur-la-langue-francaise-xvii-xviii-s.html>, accessed on 11/15/2021.

it's a project that ended up taking 20 years. There are two different projects. There is a public project, which has its advantages: you can choose who to work with, what tools to use, and there is no manager to report to. So, there is flexibility, but there's also the problem that when there is no more funding, that's that. When you're working with a publisher, the publisher might have its ups and downs. For example, Champion Électronique became Classiques Garnier Numérique, but the project remained the same even if it was transferred from one publishing house to another. There is another difference that has to do with the nature of the corpus. When it comes to the *CTLF*, you can add texts and notices fairly easily because the presentation of the texts is quite simple. There is not a lot of added functionality. But for the Garnier database, the situation is very different. It lets the user search the database for specific things like authors. There are five categories of authors: authors who are sources for examples, authors who are not sources for examples, authors who are sources for grammatical citations, and historical figures. There are three categories of works: works used as sources for examples, works used as sources for grammatical citations, and works without textual content. It's quite complex, and making a database like that is really complicated. There are over 70,000 examples in 18th-century grammars alone. What is an "example"? Well, if I say, "The letter E becomes A before this consonant," then "E" and "A" count as examples. An "example" is any instance of quoted language. An example can be very short, but there are in total over 80,000 of them (70,000 for French, 5,700 for Latin, etc.). So, it's quite complex, and one of the consequences of making a database like this is that when you want to add something, that requires all sorts of complicated changes. For example, the corpus of the 18th-century hasn't been merged yet with the general database because all the thesauri have to be harmonized.

Much of your work consists of editing and sometimes translating texts that are important for the history of linguistic ideas in Europe: Priscian, Erasmus, Gessner, Estienne, Scaliger, Barton, and more recently Saussure and Tesnière. These texts are important because they were used to transmit linguistic or grammatical knowledge. By editing and translating these texts, you are yourself transmitting the knowledge in these texts by making them relevant for modern times. Could you talk a bit about why it's important to continue editing and translating these texts?

That is a very good question and an important one. My choice of texts was actually not a deliberate choice or something that I planned from the beginning; it's something that just kind of happened. I go where my inclinations take me; if someone tells me to do something and it's something I find interesting, then I say "yes" and do it. So, there are a lot of things I did that way, such as the translation and editing of Gessner's *Mithridates*²⁵, which is a linguistic

²⁵ Gessner, Conrad. 1555. *Mithridates. De differentiis linguarum* [...]. Zurich : Christoph Froschauer [voir la notice *CTLF* : http://ctlf.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?n=23, accessed on 11/15/2021].

compendium. In 1555, Gessner decided to compile all the information that was available to him about languages. It wasn't much, because he was a naturalist and was mainly interested in the history of plants and animals. He was not particularly interested in linguistics, but he said, "I've compiled a few things about languages and ordered them alphabetically. If this is something you find interesting, that's great, and if you can make anything better, please do so." So it's a kind of collection of citations, and I came across this text at a colloquium that took place in Puy-en-Velay (my hometown) during the Fêtes du Roi de l'Oiseau. The Fêtes du Roi de l'Oiseau are Renaissance fairs held in September where people dress up like people from the 16th century. It's quite wonderful and beautiful. The colloquium was an annual colloquium, and the theme that year was education. One of the people who came to the colloquium was a Belgian colleague from Namur named Manfred Peters, and he told me, "I've started translating *Mithridates*. It's in Latin, but I'm not a Latinist." His native language is German, but he is a specialist of Gessner, and he had published a first edition of the *Mithridates*. And in fact, there were quite a few things to revise in the translation, and it was necessary to contextualise them and find the quotations. I found the work very enjoyable. At the time, I was at the ENS of Lyon, and I put the *Mithridate* on the program of my seminar. As a result, I was able to meet a few people (not many, but a few), who were interested in the topic. I also translated and edited Pillot's grammar²⁶. Why Pillot? He wrote a short French grammar in Latin for German speakers. You might think, "That makes no sense!" When I told my students about it, they didn't understand what the point was. But to learn a language, you need a grammar, although you generally don't need a grammar for your native language. Françoise Desbordes would always tell me: the Romans never needed a grammar because they already knew Latin. But if a German child is learning French (German parents wanted their children to learn French), then "Why not in German?" my students would ask. "Why not in German?" Well, people went to school not to learn German (everybody already spoke it), but to learn Latin and to learn things in Latin. So, it was normal to write a French grammar in Latin for German speakers. So that's how it started, and I worked on the project as a Latinist, as I had with Jean-Claude Pariante initially. And after that, everything gradually went on from there. The story of Erasmus' *De pronuntiatione*²⁷ is very interesting. I'm currently collaborating with a few people on a project about it that was started by Jacques Chomarat. Jacques Chomarat was a specialist in 16th-century literature, and I think he passed away in 1998. He had made Geneviève Clerico (a close friend of mine who was an expert on Sanctius) responsible for publishing his translation of Erasmus' *De recta pronuntiatione*. It's a book about the correct pronunciation of Latin and Greek that he wrote because he realized that a French person speaking Latin could not be understood by Germans, Spaniards, or English people who spoke Latin because they all had their own

²⁶ Pillot, Jean. 1550. *Gallicae linguae institutio*. Paris : Étienne Groulleau [voir la notice CTLF : http://ctlf.ens-lyon.fr/n_fiche.asp?n=167, accessed on 11/15/2021].

²⁷ Erasme. 1528. *De Recta latini graecique sermonis pronuntiatione*. 1^{re} édition, Bâle : Froben.

way of pronouncing Latin. Jacques Chomarat had tasked Geneviève Clerico with this project, and she worked on it. And then it turned out that other colleagues, Colette Nativel and Christine Bénévent, were also working on a translation. We wondered how that was possible, but it was because of a lack of communication. Colette Nativel had access to Jacques Chomarat's papers, but didn't know Geneviève Clerico was working on the project. So there were two parallel projects, and we even came to hear of a third one. So, they all decided to get together and combine their projects into a single one. That shows how difficult it was to finish the project. So, there was an original translation by Jacques Chomarat, which was generally good. My colleagues aren't going to change it, but they will add annotations to it because there are so many things published about Erasmus. I compared it to building a small village: at first, we make a little house, and then the school, and then the church, etc. That's more or less how it's built and eventually it becomes a little village but at the beginning there was maybe nothing but a shed. So that's how the process worked. But for me, it always involves a text of some sort. There are important texts, and they can be important in various ways. They can pose problems, let's say, and if these problems are interesting, then they deserve to be looked at in more detail. I think my work is a bit all over the place. Once, at a gathering of specialists in 16th-century literature, Jean Céard introduced me to a noted expert in Greek medical texts. I told him, "I'm a generalist," and this person told me, "I don't like that word," and, obviously, that was because a generalist is interested in just about everything. But I find it fun to work with classicists (even if I consider myself only an amateur classicist), such as in the Priscian and *Ars Grammatica* projects. Working on Saussure and discussing the *Mémoire*²⁸ with Pierre-Yves Testenoire and Gabriel Bergounioux, that's another period and I find it very interesting. I have also studied the 16th century with experts like Geneviève Clerico and Christine Bénévent, a specialist of the 16th century and Erasmus. It's quite enriching. That kind of variety doesn't bother me too much.

It seems that publishing scholarly editions and translations of works like those by Priscian and Scaliger requires specialized publishers, Do you think these kinds of works need to be in print form? Leafing through a 1,000-page grammar is presumably not the same thing as scrolling slowly through the pages on a screen. Are the two ways of reading different?

If I had to choose between working on a computer or using paper documents, I would (for practical reasons) use a computer. If I use a computer, I have access to many more texts, because physical books take up space, and my library is already bursting at the seams because I find it difficult to separate myself from my books. But I would say both are essential for my work. When I published my second thesis in 1993,²⁹ I wrote in the preface that people said the future would

²⁸ Saussure, Ferdinand de. 1879. *Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes*. Leipzig :Teubner.

²⁹ Colombat, Bernard. 1993. *Les Figures de construction dans la syntaxe latine (1500-1780)*. Louvain, Paris : Peeters.

allow us to consult books online, and I wrote: “I am a bit skeptical as to whether it will be possible to consult these out-of-the-way books.” “Out-of-the-way books” was a quote from Pariente that referred to less important books, and I worked on less important books: specifically, Latin grammars of the 17th century. “Those little-known grammarians whose manuals are more and more often taken out of circulation.” Librarians often say, “The binding’s torn, and we don’t have the resources to fix it. You cannot consult it anymore,” and that worried me. That was in 1993, and I thought that it would take a lot of time for the texts to be digitized. I was right, because it took about 12 to 13 years for mass digitization of texts to take place. Since then, there’s been an explosion in digitization and we have access to all sorts of things now. We have access to so many texts, in fact, that to find a good edition, or the best edition, among all the ones that are available is sometimes not an easy task. So the digital revolution took place – not very quickly, but it happened – and it’s been very useful. At first, when I was working on the *Mithridates*, I would find texts online (there are about 140 cited sources in Gessner’s *Mithridates*) and immediately print them, thinking, “Well, then I’ll have them, and I can look things up in them later,” without considering the fact that with works from the 15th century, the pages (and sometimes even the folios) are not numbered, and so finding the citations in those types of works can be a challenge. But I felt it was something important that I had to do. That sort of thing is no longer the case today because people print much less paper (I don’t know what your thoughts on that are). Digital editions are in a way quite wonderful. But you need tools which enable you to work with them. I’m very attached to paper, perhaps because, as a classicist, I am used to working with print dictionaries. One of the advantages (so to speak) of dead languages is that they aren’t spoken anymore, so you use paper documents. You know you’re going to find things on the right-hand side of the page, or in the top-left corner, etc., so you have a visual memory. That’s why I’m attached to paper books. Books have to be solid. I’m lucky enough to own a few 17th-century copies of Lancelot’s *Nouvelle méthode latine* and *Nouvelle méthode grecque*. They’ve more or less withstood the test of time; the binding can get a little worn, but you can always replace it. It’s quite extraordinary, and I find that books have to be solid. Denise Pierrot, who was an editor at ENS Éditions, would take books that she received and try to rip them apart. If she couldn’t do it, then the book was good; if she could, then it wasn’t, and she would send it back to the printer. That is very important. She loved beautiful books. Different people have different preferences in terms of what makes a book beautiful, such as indentation. Sometimes it’s things like having no indentation for the first paragraph because the rule in printing generally is to leave it out, but most people don’t care. So, a book has to be beautiful, and it also shouldn’t be too expensive. For *Mithridates*³⁰, I was able to do the layout because that involved aligning the Latin text and the translation side by side leaving the notes at the bottom. The publisher (Max Engammare, the director of Droz) let me create a

³⁰ Conrad Gessner. 1555 [2009]. *Mithridate*. Introduction, traduction française, annotation et index par Bernard Colombat et Manfred Peters. Genève : Droz.

system where you can go from the text to the notes of the translation, and from the translation to the notes of the Latin text. So, this is a “double-note” system that involves notes with numbers and letters and lets the reader do this kind of double reading. It lowered the price of the book, which is important. I think that books are generally too expensive. At least, the types of books that we work on; more popular books seem to me very cheap by comparison.

What type of work do you think should be done in the future?

This is a question that caught me by surprise, but I was able to prepare an answer. I think that databases should be developed. Databases already exist, but they should be worked on some more. There are also other ways of disseminating information, such as blogs, and I find spreading knowledge to be very important. There should also be print publications, and there are publishers who focus on that. But nowadays, to say that there are digital or print books doesn't make much sense because most books... For example, with the ENS Éditions collection that I am responsible for along with Cécile Van Den Avenne, the books are both digital and physical. That is, they are designed to be accessible online, so they can be consulted in whole or in part, or in print. So, there is no longer a clearcut division between the two, but there are quite a few texts that could be published. Editing texts is important. For example, in the database of French grammars, the *Grand corpus de grammaires françaises*, when a text is published online, a print version is also planned, and that takes time. This month, two grammars from the database will be published in print: Maupas'³¹ grammar, edited by Nathalie Fournier, and Chiflet's³² grammar, edited by Cendrine Pagani-Naudet. That's important. That takes time, and there are a lot of publications that remain in development for quite a while because publishing something in print takes a lot of time. But it's something that people should prioritize. There are also extremely interesting grammars from the 18th century, and we could publish print editions of them. Once a text has been digitized, you can add things to it. Right now, I'm looking up the sources for Dumarsais' articles in the *Encyclopédie*. It's a kind of detective work that's quite interesting to do. It's work that began with Sylvain Auroux, involving making a list of sources mentioned in the texts, including in articles written by Beauzée, but it was not done in much detail, so it could be improved. I find that recontextualizing a text for a different era, such as the one we're living in, is quite an interesting idea. There are also studies that can be done on linguistic categories. It's not work that I personally will be able to finish because I'm at the end of my career, but it's something younger scholars could do: studying linguistic categories like gender, number, and tense. I'd like to write a history of

³¹ Maupas, Charles. 2021 [1607 et 1618]. *Grammaire et syntaxe française*. Edition de Nathalie Fournier. Paris : Classiques Garnier. Paris : Classiques Garnier [Grammaires françaises des XVII^e et XVIII^e siècles, n° 2 in Descriptions et théories de la langue française 4]. <https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-10457-5>

³² Chiflet, R. P. Laurent. 2021 [1659]. *Essay d'une parfaite grammaire de la langue française*. Edition de Cendrine Pagani-Naudet. Paris : Classiques Garnier [Grammaires françaises des XVII^e et XVIII^e siècles, n° 3 in Descriptions et théories de la langue française 5]. <https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-406-10460-5>

the concept of transitivity one day because it's a subject I'm interested in. I don't know if I'll be able to do so, but syntactic concepts like that are quite interesting, as is the concept of agreement. One could also delve into certain traditions and, for example, write a history of Latin grammar, if that is something anyone is interested in. As a Latinist, it's a project I was originally interested in, but I was distracted by other projects. I had to work on other things, so my work superficially looks a bit scattered, but I think there's a unity to it nonetheless.

Do you think the knowledge that comes from studying historical linguistics can be disseminated among the general public? If so, what would be the advantages of doing this?

That's an important question. I think the work that we do should be useful. To tell the truth, I think my social usefulness has mainly consisted in my work as a teacher, because teachers have responsibilities and constraints, but in the end we feel we are contributing to society. Sometimes, I've had the impression that in my work as a researcher (university professors are teacher-researchers), I've essentially been subsidized to do work that I find enjoyable. Obviously, if you look at it that way, you might say that's not very useful. It's not basic research on COVID, for example, so it's less essential than other types of research. But I think that research has to end up being socially useful. Parts of speech are a good example: it's difficult to learn a language if you don't know categories like nouns, verbs, adjectives, etc., and how they work. Students and children are taught these categories, but it can be difficult sometimes. Sometimes people say things like, "My wife teaches at a middle school, and her students don't know what a verb is." So, then I say, "Really? They don't know what a verb is?" It's rather surprising, there are tests that you can use to identify verbs, and they can be very useful. And I find the example of parts of speech quite interesting. There's a linguist named Jack Feuillet who wrote an article in the *BSL* (the *Bulletin de la Société de linguistique de Paris*) called "Will we ever get rid of parts of speech?"³³ That's a very interesting question because you could do linguistics without using those categories. Those categories exist, and yet we could do without them. But at what cost? We'd have to invent a new system, and what would the system look like? So, I think that it is absolutely essential to have these concepts in place. That doesn't mean we should say that, because they're essential, you can't criticize them. That's not true at all; simply, they were set up like that. Take articles, for example. One of our colleagues, Didier Samain, said in our seminar on parts of speech, "We wouldn't be using the concept of 'article' if the Greeks hadn't invented it." He was working on the concept of "article" at the time. And it's true, Latin didn't have an article. Latin speakers tried to create one to be more like the Greeks, but they had some trouble. So it all comes from the fact that you have \acute{o} η $\tau\acute{o}$ in Greek which were described in this way. "Article" means "articulation"; it's something that articulates the discourse. And

³³ Feuillet, Jack. 1983. « Se débarrassera-t-on un jour des parties du discours ? ». *Bulletin de la Société de linguistique de Paris* 78(1) : 23-51.

that's how it started. Adjectives, at first, were not a large category, they were classed with the nouns, and then the category of "adjective" appeared and became more important. So if someone asks me, "What is a noun?" "What is a verb?" I have the background to be able to say, "I can tell you how these categories were created and developed. I can't necessarily tell you if it's an entirely useful category, but I can explain how it came about." And I think there's another thing that's important when it comes to parts of speech. Take interjections: nowadays, linguists are not fans of the category of interjections. They prefer ideophones, which they find an easier category to use. But what happened (and that's just the way it is) is that when we think about language, we think about it in terms of words. But language isn't only words. But with this categorizing in terms of words, well, afterwards, the division into words was so important that there was no way of doing otherwise. You might say that thinking about the history of these things can help you to think about categories more generally. Are they useful or not? That is the question. There is something you see quite often in typology manuals, for example in the work of Denis Creissels, who is a typologist I greatly respect who taught at Grenoble with me and later at Lyon. He often says, "This is a badly constructed category," but most of the time, he is obliged to use the category in his books. So, it's a kind of contradiction. There are categories that are sometimes inadequate but that one can't help but use because it is difficult not to. I think that knowing why those categories exist helps to understand them better.